



**Musée
gruérien**

Hors-série de L'Ami du Musée

**12.03 -
17.09.2023**
musee-gruerien.ch



Réformes

Et Fribourg
resta catholique

Réformes. Et Fribourg resta catholique

EXPOSITION

DIRECTION

Serge Rossier
Christophe Mauron

CONCEPTION DU PROJET

Simone de Reyff

COLLABORATION

Mégane Rime
Raphaël Oriol
Léo Bulliard

COMMUNICATION

Claudia Zavattaro

RÉGIE DES ŒUVRES

Virginie Piller

SCÉNOGRAPHIE

Jérôme Berbier, Digsen

GRAPHISME EXPOSITION

Milena Farioli

GRAPHISME IMPRIMÉS

Estève Despond, Inventaire

IMPRESSION

Collaud & Criblet SA
media f imprimerie SA

CONSTRUCTION ET PEINTURE

Philippe Berchier (resp.)
Gérald Roulin
Jean-Marie Grivel
Louis Menoud
Louis Pasquier
Norbert Schouwey
René Jacquet
Roger Gremaud

AUDIOVISUELS

Horsform
Alain Laesslé Concepts
Authentic Digital

LECTURE DES TEXTES

Pierre-Alain Clerc

ADMINISTRATION

Sylvianne Servadio
Sylvain Mallard

TRADUCTION

Rosmarie Zeller

PUBLICATION

DIRECTION

Simone de Reyff

RÉDACTION

Madeleine Viviani

TEXTES

Myriam Aerne
Rita Binz-Wohlhauser
Bertrand Forclaz
Christophe Mauron
Raphaël Oriol
Fabien Python
Simone de Reyff
Serge Rossier
Kathrin Utz Tremp
Silvia Zehnder-Jörg
Claudia Zavattaro

MISE EN PAGE

Lisa Liard, media f imprimerie SA

REMERCIEMENTS

Le Musée gruérien remercie toutes les institutions et toutes les personnes privées qui ont accordé des prêts, fourni des reproductions et contribué à la réalisation de l'exposition : Bibliothèque cantonale et universitaire, Fribourg | Musée d'art et d'histoire, Fribourg | Service des Biens culturels, Fribourg | Museum Rottweil | Archives de l'État de Fribourg | Château de Gruyères | Collège Saint-Michel | Évêché Lausanne, Genève et Fribourg | Paroisse de Farvagny | Fondation pour la restauration et la conservation de la chapelle de Posat | Musée singinois, Tavel | Institut Sainte-Ursule, Fribourg | Paroisse Bulle - La Tour | Province des Capucins, Lucerne.

Il remercie aussi les collègues qui ont contribué aux recherches, à savoir Verena Villiger, Laurence Cesa, Yvan Andrey, Fabien Python et Claude Bourqui.

Des remerciements tout particuliers vont aux Amis de la BCU et aux Amis du Musée gruérien qui, à travers l'engagement bénévole de Simone de Reyff, de Madeleine Viviani et des auteurs, ont permis la réalisation de cette publication.

Table des matières

L'exposition **page 5**

À livres ouverts, Serge Rossier

Territoires de la Mémoire: parcours d'une bibliothèque conventuelle, Raphael Oriol

Éclairages **page 11**

Réforme? Réformes?

La Bibliothèque des Capucins de Fribourg

Le concile de Trente (1545-1563)

Modernité

La citadelle catholique **page 21**

Les deux Réformes en pays romand, Bertrand Forclaz

Fribourg pendant la Réforme (1520-1550) – une mise à jour, Rita Binz-Wohlhauser

La Tour des Mouches (1834) ou le bruissement de la religiosité urbaine au quotidien, Fabien Python

Gagner les cœurs, convertir les âmes, Christophe Mauron et Claudia Zavattaro

Une cité idéale, Prédication de saint Pierre Canisius

Les pratiques religieuses **page 37**

Du pèlerinage lointain au pèlerinage de proximité, Simone de Reyff

Les sanctuaires à répit, Kathrin Utz Tremp

Les livres **page 47**

La littérature pieuse dans la longue durée (1800-1950), Simone de Reyff

La conservation de la Bibliothèque ancienne des Capucins, Silvia Zehnder-Jörg et Myriam Aerne



Das Bild zeigt die Madonna Lactans, eine polychrome Holzskulptur aus dem 15. Jahrhundert. Die Madonna ist in einer blauen Gewandtracht dargestellt, die den Christkind auf dem Schoß hält. Die Skulptur zeigt deutliche Zeichen des Alters und der Abnutzung, insbesondere an den blauen Farbfeldern.

L'exposition

Jean-François Reyff, *Vierge à l'Enfant / Vierge du Rosaire*, vers 1645.

Cette statue en bois sculpté peint a longtemps été placée à l'extérieur, à Ameismühle près de Tavel.
Elle fait aujourd'hui partie des collections du Musée gruérien.

À livres ouverts

SERGE ROSSIER, DIRECTEUR DU MUSÉE GRUÉRIEN

Réformes. Et Fribourg resta catholique est une exposition immersive qui permet de déambuler de lieux en moments, et de moments en objets avec, comme points d'ancrage, des ouvrages anciens issus de la Bibliothèque des Capucins de Fribourg. Elle est le fruit d'une intense collaboration entre le Musée gruérien et les Amis de la BCU, tout particulièrement avec Simone de Reyff, présidente de cette association.

Les livres sont à la fois la cause et le cœur de cette exposition.

En 2004, plus de 30 000 ouvrages issus des couvents de Capucins de Romont, Bulle et Fribourg ont été donnés à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg. La diversité de cet immense corpus rappelle que les Frères mineurs capucins constituent un ordre intellectuel, créé comme la Compagnie de Jésus dans la mouvance spirituelle et intellectuelle qui préside au temps des Réformes. Elle modifie en outre le portrait caricatural des « bons frères ».

Une première partie, qui sert de préambule, reprend quelques aspects de l'exposition *Territoires de la Mémoire* réalisée en juin 2021 par des étudiants du Département de français de l'Université de Fribourg. On y découvre, encadrés par les photographies des hommes et des lieux, des livres que l'on n'attend pas dans une bibliothèque conventuelle. Trois exemples :

L'Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes, œuvre la plus connue de l'abbé Raynal, est présente en trois éditions successives (1773, 1780 et 1783). Elle ouvre un débat européen sur la question de l'esclavage. Sa présence démontre que les idées des Lumières, bien que condamnées par l'Église, étaient connues et étudiées par les Capucins.

Autour du célèbre *Avis au peuple sur sa santé* du Lausannois Samuel Auguste Tissot (1728-1797), médecin des pauvres dont la réputation s'étend dans l'Europe entière, se déploient divers ouvrages de médecine. Ils ne représentent qu'un échantillon du corpus médical imposant qui caractérise la bibliothèque des Capucins. Par ailleurs, des publications interdites par l'Église témoignent d'une volonté de ne pas ignorer ceux dont on ne partage pas les idées.

Deux volumes donnent une idée des trésors que l'on peut découvrir dans une bibliothèque conventuelle. D'une part, *La Mer des histoires*, un incunable (livre imprimé entre 1450 à 1501) publié à Paris en 1488-1489 par l'éditeur Pierre Le Rouge. L'exemplaire est ouvert sur l'une des toutes premières représentations du monde dans un ouvrage écrit en français. D'autre part, *La Chine illustrée*, première encyclopédie de la Chine, publiée par le jésuite Athanasius Kircher, dont l'édition française date de 1670.

Pour l'exposition *Réformes*, le Musée gruérien a choisi de privilégier les ouvrages religieux de ce corpus. C'est leur contenu qui a guidé la conception de l'exposition.

Une septantaine d'entre eux sont réunis dans un secteur intitulé *De la bibliothèque à la chaire: la pastorale par l'imprimé*. Porteurs des idées et de la volonté de réformes qui ont animé leurs auteurs, ils sont ouverts à une page

signifiante et accompagnés d'une synthèse des vues qu'ils défendent. Articulé en quatre thèmes (Enseigner – Contrôler – Entretenir la ferveur – Consoler), leur contenu est mis en dialogue avec des objets, des documents, des œuvres d'art. Une chasuble biblique du couvent des Ursulines est ainsi reliée à diverses éditions de la Bible. Ce dialogue met en évidence que les réformes entreprises au sein de l'Église au XVI^e siècle sont l'aboutissement d'une volonté romaine assumée et organisée.

Cette page d'histoire concerne l'ensemble du Pays de Fribourg, comme l'illustre la carte de Techtermann (1578) qui le montre constellé de clochers. Pas moins de seize institutions ont mis à disposition des pièces de leurs collections pour couvrir l'intégralité du territoire de Fribourg durablement marqué par la culture religieuse catholique – une culture qui aujourd'hui encore imprègne l'espace-temps dans lequel nous évoluons. Mais l'exposition dépasse cette dimension locale. Elle aurait aussi pu s'intituler *Fribourg au miroir de Rome*, ou pour reprendre la formule de l'historien Alain Tallon *Quand Fribourg prend « le visage de Rome »*. En d'autres termes, le temps des Réformes fait émerger, dans l'espace limité du canton, une culture « catholique », universelle, voulue et suscitée de et par Rome.

Un an de travail n'a pas été de trop pour sélectionner ces livres et rassembler

les quelque huitante objets d'art et documents qui les accompagnent, puis organiser, rédiger et transposer afin de proposer une lecture muséographique de ce moment où Fribourg fait le choix de rester catholique. Mentionnons le privilège de pouvoir présenter *La Résurrection* de Johann Achert, tableau peint entre 1680 et 1693 pour la chapelle de Posat et aimablement prêté par le Stadtmuseum de Rottweil, en Allemagne, sa ville natale; la statue de *la Vierge à l'Enfant* de Jean-François Reyff, sortie des réserves du Musée gruérien; *la Vierge de Miséricorde* abritant sous

son manteau la Compagnie de Jésus, conservée au Musée d'art et d'histoire de Fribourg, et l'exceptionnelle *Prédication de saint Pierre Canisius* (1634), attribuée au peintre fribourgeois Pierre Wuilleret et prêtée par le Collège Saint-Michel.

Enfin, cette exposition est à plus d'un titre investie d'une dimension symbolique. Le bâtiment qui, depuis 1978, abrite le Musée gruérien et la Bibliothèque de Bulle est situé à proximité immédiate de l'ancien couvent des Capucins et de la chapelle de Notre-Dame de Compassion. L'année

2023 marque le 100^e anniversaire de l'ouverture du Musée gruérien au public, sous l'égide de son conservateur Henri Naef, historien genevois qui publia notamment, en 1936, *Les origines de la Réforme à Genève*. C'est aussi le 50^e anniversaire de la création de l'association des Amis du Musée gruérien, à l'instigation de Henri Gremaud, de Denis Buchs, de Jacques Baeriswyl et d'un comité dans lequel était déjà engagée Simone de Reyff, la conceptrice de *Réformes. Et Fribourg resta catholique*. Elle est, autant que les livres, la cause et le cœur de ce projet.



Guillaume Techtermann, 1578. Première représentation globale du canton de Fribourg dans ses dimensions presque actuelles. La carte est déroutante car, comme le voulait le système de cartographie médiéval, elle est orientée vers le sud-est, c'est-à-dire vers Jérusalem. C'est pourquoi le Léman est en haut à droite, les lacs de Neuchâtel et de Morat en bas, et Fribourg, reconnaissable à sa cathédrale, en haut du quart inférieur gauche.

Territoires de la Mémoire : parcours d'une bibliothèque conventuelle

RAPHAËL ORIOL

Au printemps 2021, six étudiants du Département de français de l'Université de Fribourg présentaient au couvent des Cordeliers une sélection d'ouvrages issus de la Bibliothèque des Capucins fribourgeois. Leur exposition a été, sans le savoir, le prologue de celle Bulle.



Athanasius Kircher, *La Chine*, Amsterdam, Jansson, 1670. Reconstitution géographique de la Chine d'après des lettres de missionnaires jésuites.

Quel est le point commun entre un guide de médecine populaire, un pamphlet anti-esclavagiste et le *Conservateur Suisse*? C'est précisément ce que nous allions découvrir, à l'automne 2019, en entrant dans la salle du séminaire sobrement intitulé *Expo 2020*.

Il s'agissait de présenter au public, à travers une exposition de plusieurs semaines, le fonds bibliothécaire des Capucins de Fribourg. L'égués à la Bibliothèque cantonale et universitaire en 2004, ces 30 000 ouvrages n'avaient jusque-là jamais été sortis de leurs nouveaux rayonnages.

Explorateurs

La tâche, confiée par l'association des Amis de la BCU à un groupe d'étudiants de Master, promettait d'être un véritable défi. Non seulement aucun travail de recherche n'avait été encore vraiment engagé sur le fonds, mais l'objectif ambitieux d'en faire une exposition laissait entrevoir l'emploi de compétences bien différentes de celles attendues d'étudiants.

Face à la masse de documents, il devenait clair que la gageure serait de tenir un discours cohérent pour présenter des sujets en apparence hétérogènes, d'autant plus qu'il fut décidé dès les premières séances que chaque étudiant allait se consacrer à l'approfondissement d'un seul et unique ouvrage. En nous déplaçant ainsi dans le fonds pour en éclairer des portions congrues, nous constituions, pas à pas, une sorte de cartographie partielle à présenter au public.

Scénographes

Dressant la carte d'un territoire imaginaire, tissé des relations impromptues

entre des ouvrages placés là par le hasard de dons et d'achats, nous explorions méthodiquement la mémoire séculaire de ces religieux bien plus ouverts sur le monde qu'on ne pouvait l'imaginer. C'est de cette méthode d'exploration qu'est née *Territoires de la mémoire*.

La scénographie suivrait ainsi un ordre chronologique, de manière à retrouver la trame de l'évolution de la pensée occidentale via les livres sélectionnés. À ce stade, il ne nous restait plus qu'à concevoir et imprimer le matériel graphique.

Alors que la pandémie menaçait de fermer temporairement tous les lieux publics, le groupe de travail a choisi de repousser l'ouverture de l'exposition, ce qui lui donnait plus de temps pour parfaire l'ensemble (graphisme, montage, scénographie, planning des visites guidées...). La possibilité aussi de reconsidérer le petit livret initialement prévu pour accompagner l'exposition.

Auteurs

De quelques pages monochromes imprimées et reliées, ce livret devint un projet à part entière des Presses littéraires de Fribourg, maison d'édition de l'Université.

Fort de quelque 250 pages, incluant des contributions d'universitaires externes, graphiquement riche et entièrement bilingue, ce catalogue a été conçu pour le grand public avec l'espoir, notamment, de dépolvériser un peu l'imaginaire commun associé au livre ancien.

Après plusieurs mois de travail, l'exposition et la publication qui lui était associée voyaient le jour en même temps, au printemps 2021.

Médiateurs

Pour les étudiants, l'acquisition et la mise en pratique de nouvelles compétences transversales laissait ainsi la place au sentiment du devoir accompli.

Pour autant, la trajectoire de *Territoires de la Mémoire* ne s'arrêtait pas au seuil de l'exposition. Un concert de musique ancienne fut organisé, à partir des partitions retrouvées dans le fonds, et proposé avec un accompagnement visuel entièrement constitué de gravures de *La Chine*, d'Athanasius Kircher (visuel repris dans l'exposition bulloise). L'occasion de trouver, une fois de plus, un nouveau canal de médiation culturelle digne de la profondeur de cette bibliothèque.

En un sens, l'exposition *Réformes* du Musée gruérien continue et amplifie ce travail de médiation. Plus large et plus ambitieuse, elle tire sa sève de ce fonds qui, à la manière d'un dialogue entre le sage et l'ingénu, continue d'interroger Fribourg sur sa place dans le monde.

Arrivé à Fribourg pour ses études de Master, Raphaël Oriol est un jeune acteur de la vie culturelle fribourgeoise. Passionné d'édition depuis des années, curieux insatiable, il œuvre dans plusieurs projets culturels du canton (la revue littéraire *L'Épître*, les rencontres littéraires *Textures*), et cherche à s'inscrire définitivement dans cette voie après l'expérience marquante de l'aventure *Territoires de la Mémoire*

L'exposition *Territoires de la Mémoire* et son catalogue ont été réalisés par Angie Dafflon, Raphaël Grandjean, Vladimir Jovicic, Dafina Meha, Raphaël Oriol et Vincent Schicker, sous la direction du professeur Claude Bourqui, avec la collaboration de Rosmarie Zeller, Simone de Reyff et Alessandro Martini. Le catalogue est en vente au Musée gruérien et aux Presses littéraires de Fribourg.



Éclairages

Pierre Wuilleret, *Translation de la Santa Casa*,
panneau central du retable de la chapelle de Balliswil.

Suivant une pieuse légende, la maison de la Vierge à Nazareth a été transportée par les anges, de Terre sainte jusque dans la ville de Loreto, en Italie. La vénération de ce lieu témoin de la vie quotidienne de la Sainte Famille se développe dans toute l'Europe à partir du XV^e siècle. On assiste à la multiplication des sanctuaires de substitution, dont la chapelle de Lorette érigée à Fribourg en 1648, à l'instigation du prédicateur jésuite Wilhelm Gumpfenberg.

Le retable de Balliswil, que l'historienne Verena Villiger fait remonter aux années 1615-1620, atteste la vitalité du culte de la *Santa Casa*, caractéristique d'un christianisme incarné dans les réalités de la vie familiale.

La chrétienté latine a éclaté. Chacune des confessions fait preuve d'un dynamisme remarquable, en particulier pour affirmer sa différence. Et cependant, toutes sont animées de préoccupations communes. Elles entendent « christianiser » leurs membres. Non pas qu'ils fussent auparavant restés païens, mais ils vivaient d'une foi implicite, alors que les réformes, toutes les réformes, veulent former des chrétiens conscients de leur appartenance et capables de l'exprimer clairement.

Marc Venard (1929-2014)

Réforme ? Réformes ?

C'est à dessein que la présente exposition se place sous le signe pluriel des Réformes. Présenter la culture catholique qui, à partir du XVI^e siècle, constitue l'identité culturelle du canton de Fribourg, impliquait par définition une référence à ce que l'on appelle couramment la Réforme. Mais ce terme, devenu synonyme de la réaction « protestante » contre l'autorité romaine, recouvre des significations multiples, reflets d'une période fluctuante de l'histoire européenne.

Les étiquettes ne manquent pas pour désigner ces temps d'incertitude et de renouveau, que des repères chronologiques instables situent en gros entre 1520 et 1650. À *Réforme*, les historiens allemands opposeront *Contre-Réforme*, qui met exclusivement l'accent sur une réplique autoritaire et belliqueuse de Rome face à l'influence de Luther et

de ses émules. Un usage plus récent privilégie *Réforme catholique*, pour souligner davantage les effets positifs de l'affirmation de la foi traditionnelle. La formule plus compréhensive de *catholicisme moderne* est actuellement en faveur chez les historiens. Entre temps, d'autres désignations de la même période ont vu le jour, dont le fameux concept de *baroque*, qui s'est souvent révélé plus embarrassant que vraiment fécond.

À tout le moins, ces hésitations dans la nomenclature invitent à dépasser une approche dichotomique des dissensions religieuses :

D'une part, les deux Réformes marchent de pair, en ce qu'elles accompagnent les transformations liées à l'avènement de la modernité. L'une et l'autre sont à la source d'une religion institutionnalisée

qui, par sa structure hiérarchique et son insistance sur la discipline, contribue à la régularisation de l'ordre social.

De l'autre, ni l'Église catholique ni les confessions nées du schisme ne réalisent vraiment le programme inscrit dans le nom de « Réforme », visant à la restauration du christianisme dans la prétendue pureté de ses origines.

On se souviendra également que la spécificité de la Réforme catholique ne se réduit pas aux définitions dogmatiques. Elle tient aussi à l'expansion géographique que lui vaut la colonisation espagnole, garante d'un appel d'air dont ne bénéficie pas à la même échelle la culture protestante. Par ailleurs, elle se distingue de sa rivale dans sa collaboration étroite avec le monde des arts, alors que les héritiers de Luther se limitent sous cet angle à la seule musique. SdR

La Bibliothèque des Capucins de Fribourg

Déposé en 1985 à la Bibliothèque cantonale et universitaire, le fonds ancien du couvent des Capucins lui a été définitivement légué en 2004. Cette collection de plus de 30 000 volumes réunit les livres acquis ou reçus par les Capucins entre 1609, date de leur installation à Fribourg, et 1914. Elle a été enrichie en 1979 par l'intégration de la bibliothèque du couvent de Romont, supprimé à cette date. La fermeture du couvent de Bulle en 2004 a été l'occasion de joindre à la donation faite à la BCU les nombreux livres anciens qui y avaient été conservés. Ainsi, ce qu'on appelle désormais la Bibliothèque ancienne des Capucins est en réalité la résultante de trois fonds distincts. La provenance des livres est toujours reconnaissable au sceau apposé sur la page de titre.

Un instrument de travail

Le plus ancien catalogue de la bibliothèque, qui remonte aux environs de 1682, compte 1168 titres. La collection ira s'accroissant jusqu'en 1720, date approximative d'un second répertoire qui équivaut au double du précédent. Ce développement s'explique notamment par l'héritage, en 1688-1689, des livres de l'érudit Heinrich Fuchs (Vulpius), qui inclut la prestigieuse collection réunie au tout début du XVI^e siècle par l'avoyer fribourgeois Peter Falck. Cet apport considérable issu d'une bibliothèque particulière n'est pas un exemple isolé. L'examen des ex-libris révèle qu'une grande partie des ouvrages déposés chez les Capucins ont d'abord appartenu à des ecclésiastiques locaux ou à des membres de familles patriciennes.

Il est assez naturel qu'un ordre mendiant ait vu ses étagères approvisionnées par des dons plutôt que par des acquisitions. Cet état de fait explique les nombreuses redondances dont témoigne le catalogue établi après 1985



Bibliothèque des Capucins de Bulle, avant son transfert à la BCU. © Christophe Dutoit

par le P. Norbert Sapin. Si son ordonnance est loin de répondre à un projet délibéré, la collection n'est pas pour autant un fourre-tout. Elle est largement dominée par les classiques de la théologie et les ouvrages de référence, que justifie la vocation particulière du couvent de Fribourg comme lieu de formation. Au-delà des frères étudiants, la bibliothèque accompagne,

tout au long de leur vie, les tâches pastorales des Capucins, ce que manifestent d'innombrables séries de sermons ainsi que, dans un autre registre, l'abondance des traités de médecine. La répartition à peu près égale entre les livres en allemand et en français propose une indication complémentaire sur la culture bilingue qui prévaut à Fribourg durant tout l'Ancien Régime.

N ^{os} .	Auteurs.	Le Contenu des Ouvrages.
77	R. P. Daniel Bartoli.	Historia asiaticarum missionum.
78	Laurentius Gombara.	Primum suorum Liber.
79	Florimond de Beaumont.	Naissance, progrès et décadence de l'hérésie du XVI ^e siècle.
80	Mr. de Montalembert.	Histoire des Moines d'Occident.
81	Mr. G. F. O. Lugeat.	Lettres sur les missions étrangères.
82	Mr. Lafitau.	Histoire de la Constitution Unigenitus.
83		Tableau historique et philosophique de la Religion.
84	Mr. Pierre de Boux.	Lettres sur l'Italie.
85	Mr. Tabaraud.	Critique contre les projets de réunion des Communions chrétiennes.
86	H. Grafen von Stolberg.	Geschichte der Religion N.-L. (Continuée par Fred. de Herz.)
87	H. Grafen zu Stolberg.	Geschichte der Religion Jesu Christi.
88	H. Grafen zu Stolberg.	Beherrigungen in Heiligen Schrift.
89		Deutschlands Katastrophe. (Die Stunden der Andacht.)
90	Mr. l'Abbi Ladvocat.	Histoire des Patriarches, etc. (mitlanges.)
91	Mr. l'Abbi Ladvocat.	Supplément au dictionnaire historique.
92	Mr. H. Mx. Audouinet.	Moyens employés pour détruire la Religion (1791.)
93	H. Lud. von Haller.	Geschichte der protestant. Reformen des Kantons Bern.
94	Mr. Ch. Louis de Haller.	Histoire de la Réforme protestante, au XVI ^e siècle.
95	Mr. l'Abbi Fleury.	Mœurs des Israélites et des Chrétiens.
96	Mr. Jos. Rom. Soly.	Histoire de la Prédication.
97	Mr. Burnet.	Histoire de la Réforme de l'Eglise d'Angleterre.
98	Mr. Will. Cobbett.	Histoire de la Réforme en Angleterre.
99	Mr. de Maimbourg.	Critique de l'histoire du Calvinisme.
100	Mr. Jean Alzog.	Histoire universelle de l'Eglise.
101	Berault-Bercastel.	Histoire de l'Eglise.
102		Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique.
103	M. M. de Briancey.	Histoire du monde.
104	M. De La Mennais.	Réflexions sur l'Eglise de France.
105		Bibliothèque catholique.
106	M. le Baron Thomson.	Histoire générale de l'Eglise.
107	M. Jean Alzog.	Histoire universelle de l'Eglise.
108	M. Joannes Nep. Ober.	Epitome institutionum Historiae eccl.
109	Mr. Mistler.	Leslieux. Pèlerinage à Jérusalem.
110	Mr. le Cardinal Wiseman.	Souvenirs sur les quatre derniers Papes.
111	M. le Ct. G. de Braufort.	Histoire des Papes depuis St. Pierre jusqu'à nos jours.
112	M. l'Abbi Ruffin.	Vie de Pierre Joseph Rey Evêque d'Annecy.
113	M. J. Voigt.	Histoire du Pape Grégoire VII.

De la théologie, et encore ?

Au fil des héritages multiples, les rayons de la Bibliothèque des Capucins ont accueilli des livres de toutes sortes, dont beaucoup n'ont qu'un rapport très distant avec le métier de prédicateur. L'exposition *Territoires de la Mémoire*¹, organisée en 2021 pour rendre hommage à la communauté dont la générosité avait considérablement enrichi le fonds ancien de la BCU, s'est concentrée sur les titres qu'on n'attendait pas nécessairement dans une bibliothèque conventuelle. On trouve dans le catalogue qui l'accompagnait un échantillon d'ouvrages profanes, où les belles-lettres et l'histoire sont largement représentées. Outre le fonds Falck, l'héritage des Capucins inclut quelques trésors notables, comme *La Mer des Histoires*², ou *La Chine* du jésuite Athanasius Kircher (1602-1690)³, qu'il est possible d'admirer dans l'exposition bulloise.

L'état actuel de la Bibliothèque du couvent des Capucins de Fribourg fait l'objet d'un descriptif précis dans le récent *Répertoire des bibliothèques conventuelles de Suisse* (2022) réalisé par Albert Holenstein. SdR

1 Article Raphaël Oriol, p. 8

2 Illustration, p. 46-47

3 Illustration, p. 8

Pour la conservation et la restauration des ouvrages, p. 55



Wilhelm Gumpfenberg, *Atlas Marianus*, 1657-59. Ouvrage réunissant de nombreuses images miraculeuses de la Vierge Marie, recensées à travers le monde. Chacune d'elles est assortie d'un historique rapportant son apparition, ses miracles et le culte qui lui est voué.

Le concile de Trente (1545-1563)

Le concile de Trente est à la source du qualificatif « tridentin » qui désigne couramment l'action et l'influence du catholicisme entre la fin du XVI^e siècle et la première partie du XVIII^e.

Un projet semé d'embûches

L'appel à un concile général de l'Église émerge dès le XV^e siècle. Cette nécessité se fait sentir plus explicitement à partir de 1521, au lendemain de l'excommunication de Luther. Le rassemblement de toutes les autorités ecclésiastiques semble alors le seul moyen d'éviter une scission irrémédiable entre les novateurs et les tenants de la tradition.

La réalisation du projet est néanmoins contrecarrée par le climat d'incertitude politique qui règne entre les nations européennes. La convocation lancée en 1542 par le pape Paul III ne réunit que quelques prélats dans la principauté épiscopale de Trente, ce qui fait que l'entreprise connaîtra entre 1545 et 1552 une série de faux départs. La phase ultime du concile, qui reprend de 1562 à 1563 après une longue interruption, obtiendra cependant des résultats significatifs. Les sensibilités diverses des pères conciliaires, dont le nombre s'est élargi, invite à se concentrer sur les questions jugées essentielles, en maintenant le flou sur certains thèmes liturgiques.

En réaction à la Réforme protestante

À défaut de maintenir l'unité de l'Église, le concile s'applique à préserver l'orthodoxie romaine. Ce qui l'amène à pourfendre les erreurs de la « religion nouvelle », en insistant notamment sur deux affirmations. La première a trait à la Révélation divine: contrairement à ce qu'assurent les novateurs, elle ne repose pas sur la seule Écriture, mais inclut la « Tradition », enseignement oral hérité des apôtres, puis relayé et développé au fil des âges. La seconde accentuation

porte sur la nature du salut : aux adeptes de Luther, qui réduisent la justification du pécheur à un acte de foi, l'Église catholique rappelle la nécessité d'une participation active du chrétien à son salut. Sa vie est un combat, d'où l'importance des sacrements, à commencer par l'Eucharistie et la Pénitence.

En dépit de la franche hostilité qui divise les chrétiens, le concile partage avec les protestants le souci d'atteindre les fidèles dans leur conscience. Tandis que la foi nouvelle encourage une relation directe avec Dieu, à travers la lecture de la Bible, le catholicisme tridentin souligne la nécessité de la médiation du prêtre pour encadrer la dévotion.

Rénovation de la pastorale

Cet accent mis sur le rôle essentiel du prêtre débouche sur une révision de la discipline, rendue nécessaire par la décadence générale du clergé.

Les évêques se voient réaffirmés dans leur mission, en même temps qu'ils sont rappelés à leurs devoirs. Ils ont désormais l'obligation de résider dans leur diocèse et d'en visiter régulièrement toutes les paroisses. Ces injonctions, qui battent en brèche les usages courants, mettront du temps à s'imposer.

De leur côté, les candidats à la prêtrise doivent bénéficier d'une formation en rapport avec la tâche pastorale qui les attend. Ce souci pédagogique passera par diverses tentatives avant d'aboutir au modèle du séminaire diocésain, qui se développe surtout à partir du XVIII^e siècle.

Culture «tridentine»

Si la référence à Trente est évoquée bien au-delà des questions de théologie, c'est que l'ascendant du catholicisme moderne s'exerce à large échelle. Le renforcement de l'autorité pontificale fait de Rome l'instance centralisée dont émanent les documents officiels – de l'Index au Missel dit de Pie V – qui fédèrent l'ensemble du monde catholique. Parallèlement, la papauté s'impose dans le registre intellectuel avec notamment, entre 1577 et 1585, la création successive de deux universités pontificales à Rome, l'*Angelicum* et la *Grégorienne*. De son côté, l'aménagement de la Ville éternelle, voulu par Sixte-Quint (1585-1590), servira d'inspiration à l'effervescence artistique qui marquera l'Europe entière, jusque dans les plus modestes sanctuaires. SdR

Modernité

« Modernité », « moderne » : ces termes reviennent constamment dans les commentaires liés au dialogue qu'entretiennent avec les livres les reliques témoins du Fribourg catholique. À quelle réalité renvoie cette référence à première vue un peu passe-partout ?

Il y a moderne et moderne

Peut-être faut-il distinguer deux emplois du terme :

Le premier s'inscrit dans la logique du bas latin *modernus*, « récent, actuel ». Est moderne tout ce qui marque une rupture par rapport à ce qui est ancien. En ce sens, chaque époque est, d'une manière ou d'une autre, moderne.

Le second, plus spécifique, caractérise un moment de l'histoire de l'Occident. La représentation traditionnelle des âges de l'humanité s'appuyait sur le prestige de civilisations qui, tour à tour, dominent le monde. À ce modèle de la *translatio imperii/studii*, fondé sur la transition du pouvoir et du savoir, de la Perse à Babylone, puis d'Athènes à Rome, les humanistes substituent la définition ternaire qui est encore la nôtre : Antiquité, Moyen Âge et Modernité. La Modernité, dans ce sens, désigne l'élan singulier d'une époque marquée par des perspectives nouvelles qui bouleversent les repères traditionnels. De la découverte de l'Amérique à la redéfinition du cours des astres, de la multiplication des progrès techniques – dont la naissance de l'imprimerie – aux mutations sociales, on voit surgir, sur tous les plans, les représentations qui régissent aujourd'hui

encore notre perception du réel. Le dénominateur commun de ces gigantesques évolutions se situe dans la lente émergence de la conscience individuelle.

L'Église de la Modernité

L'Église « n'appartient pas au monde », mais elle « est dans le monde ». À défaut d'être contradictoire, cette double affirmation suppose l'inconfort d'un équilibre instable, qui appelle un effort permanent de discernement.

Si elle a régulièrement fustigé les égarements du monde, l'Église du temps des Réformes n'en a pas moins participé étroitement à l'édification d'un ordre social susceptible de répondre aux exigences nouvelles. Elle a sans réserve adopté, dans ses structures et son organisation, une conception du pouvoir qui, pour être efficace, doit s'appuyer sur la centralisation, l'uniformisation, la planification et le contrôle des résultats. SdR

Orazio Borgianni (1574-1616), *San Carlo Borromeo*. Huile sur canevas, Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg.

Saint Charles Borromée, 1538-1584, archevêque de Milan et cardinal de l'Église catholique. Grand artisan dans son diocèse de la Réforme catholique voulue par le concile de Trente, il est considéré comme un modèle d'évêque post-tridentin. Canonisé en 1610 par le pape Paul V.





La citadelle catholique

Johann Achert (1655-1730), *Résurrection du Christ*, huile sur toile, 146 x 104 cm, peint entre 1680 et 1693 pour la chapelle de Posat. Aujourd'hui au Stadtmuseum Rottweil.

Les deux Réformes en pays romand

BERTRAND FORCLAZ

Les territoires de l'actuelle Suisse romande connurent au XVI^e siècle deux Réformes selon des temporalités différentes : la Réforme protestante, qui débuta entre la fin des années 1520 et le milieu des années 1530, puis la Réforme catholique, qui se déploya dans la seconde moitié du XVI^e et au début du XVII^e siècle. Toutes deux impliquèrent des acteurs politiques locaux, les autorités des cantons confédérés et des religieux européens.

Pour ces territoires, trois facteurs s'avérèrent essentiels dans la diffusion de la Réforme : la prédication des réformateurs français, l'influence du canton de Berne et l'adhésion des bourgeois des villes à la Réforme. À partir de la fin des années 1520, le réformateur français Guillaume Farel séjourna à Neuchâtel, Lausanne et Genève. C'est sous son influence – et celle du puissant canton de Berne, allié à la ville de Neuchâtel par un traité de combourgeoisie – que les bourgeois de Neuchâtel adoptèrent à une courte majorité la Réforme en 1530, contre la volonté de leur comtesse restée catholique, Jeanne de Hochberg. La presque totalité du comté adopta la Réforme au cours des années suivantes.

On retrouve en partie les mêmes acteurs à Genève. Farel y prêcha la Réforme, la bourgeoisie de la ville, en opposition avec la maison de Savoie, se prononça pour la nouvelle foi en 1536, avec l'appui de Berne. Genève devint ensuite la « Rome protestante » sous la houlette d'un autre réformateur français, Jean Calvin. La conquête du pays de Vaud par Berne, cette même année 1536, y entraîna l'adoption de la Réforme, tandis que les terres savoyardes conquises par Fribourg, ainsi Estavayer, restèrent catholiques.

La décision précoce de Fribourg de rester catholique, puis l'imposition de la profession de foi catholique à toute la population bloquèrent la diffusion de la Réforme dans le canton et ses pays sujets, y compris la majeure partie du comté de Gruyère, échue à Fribourg en 1555 : l'encerclement du canton par des terres protestantes instilla au sein des élites fribourgeoises une mentalité de citadelle catholique. Dans les autres territoires romands ou situés à la frontière des langues, à savoir l'évêché de Bâle et le Pays du Valais, des foyers réformés s'établirent dans un contexte de lutte avec des prélats catholiques, l'évêque de Bâle, installé à Porrentruy depuis 1528, et l'évêque de Sion.

C'est dans ces territoires ainsi qu'à Fribourg que la Contre-Réforme, à savoir la politique de reconquête catholique, et la Réforme catholique, soit le renouvellement de l'Église, se diffusèrent à partir de la seconde moitié du siècle, par un retour de balancier après la vague réformée. Les acteurs essentiels furent ici les cantons catholiques, en particulier Fribourg et les cantons de Suisse centrale, les nouveaux ordres religieux, principalement les Capucins et les Jésuites, ainsi que les autorités locales.

Dans l'évêché de Bâle, dans le dernier quart du XVI^e siècle, l'évêque mena une politique de Contre-Réforme énergique : allié des cantons catholiques depuis 1579, il expulsa les protestants établis dans sa capitale, Porrentruy, et empêcha le renouvellement d'alliances entre des territoires de l'évêché, par exemple la ville de Delémont, et des cantons réformés, en particulier celui de Bâle. En Valais, la chronologie est un peu plus tardive : c'est en effet au début du

XVII^e siècle que les dizains haut-valaisans, mini-républiques qui détenaient le pouvoir, et l'évêque de Sion, alliés aux cantons catholiques, expulsèrent les réformés appartenant aux couches dirigeantes des villes de Sion et Loèche – mais la Réforme ne disparut définitivement qu'au milieu du XVII^e siècle. Dans les trois territoires, la Réforme catholique fut portée par les nouveaux ordres, avec en particulier l'établissement des Jésuites et des Capucins entre la fin du XVI^e et le milieu du XVII^e siècle. À Fribourg par exemple, ce fut le jésuite néerlandais Pierre Canisius qui fonda le collège Saint-Michel en 1582.

On le voit, ce n'est que progressivement que les frontières confessionnelles qui ont divisé le pays romand dans la longue durée se mirent en place, sous l'influence des acteurs politiques locaux, des autorités des cantons confédérés et de la prédication d'ecclésiastiques venus de France et d'autres pays européens. L'étude de la Réforme montre donc combien l'histoire de la Confédération à l'époque moderne est interconnectée avec l'histoire de l'Europe.

Bertrand Forclaz
Adjoint du doyen et
coordinateur de la recherche
et développement, Haute école
pédagogique de Fribourg.
Recherches en histoire
religieuse, sociale et politique
de la Suisse et de l'Europe
moderne (XVI^e-XVIII^e siècles).
Enseignement universitaire
en histoire moderne (XVI^e-
XVIII^e siècle).

Fribourg pendant la Réforme (1520-1550) – une mise à jour

RITA BINZ-WOHLHAUSER

Jusqu'à un passé pas si lointain, les historiens ont cultivé l'image de Fribourg comme un bastion catholique dans un environnement menaçant. Un examen des sources témoigne d'une réalité plus nuancée. Le rejet de la Réforme a certes été motivé par des considérations religieuses, mais il a aussi été dicté par des facteurs économiques, politiques et culturels.

L'influence de l'historiographie fribourgeoise

La Réforme n'a pas touché que des villes comme Zurich, Berne ou Bâle. Elle a aussi eu des répercussions dans les régions restées catholiques de l'ancienne Confédération. La manière dont celles-ci ont réagi au cours des premières décennies n'a toutefois que peu retenu l'attention des historiens.

C'est notamment le cas à Fribourg, où le sujet est resté marginal pendant des siècles. La plupart des contributions sur cette période s'intéressent avant tout au résultat ('rester catholique') mais négligent le processus qui l'a déterminé. De nombreux auteurs des XIX^e et XX^e siècles se sont ainsi concentrés sur la subséquente Réforme catholique, postulant une inébranlable domination catholique depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours. En s'attachant à décrire Fribourg comme une citadelle catholique dans un environnement hostile, les historiens locaux ont posé les fondements de la construction d'une identité fribourgeoise qui se résumerait à 'être catholique'.

Avec les changements sociaux intervenus dans les années 1960 et 1970, l'intérêt pour les thématiques liées à l'histoire de l'Église s'est émoussé. Parallèlement, un recul nécessaire s'est développé quant aux anciens préjugés confessionnels. De nouvelles questions critiques sur l'approche locale de la Réforme ont ainsi pu être formulées pour la première fois à la fin du XX^e siècle.

Le Conseil de Fribourg et ses mesures contre la Réforme

Aujourd'hui encore, il est communément admis, tant au niveau local que fédéral, que les autorités fribourgeoises ont agi rapidement, avec fermeté et de manière extrêmement répressive contre les partisans de la nouvelle religion, en se positionnant très tôt sur le plan confessionnel. Cette perception se base sur les affirmations de l'ancienne historiographie fribourgeoise, qui s'est rarement donné la peine de comparer les pratiques de politique intérieure à celles d'autres territoires de la Confédération. Elle s'est en outre bornée à se pencher sur les textes de loi sans vérifier leur mise en application. S'il est vrai que Fribourg ne voulait pas d'un changement confessionnel, il s'avère que sa stratégie politique était, elle, plus nuancée et cela à plusieurs égards:

En 1522 déjà, le Conseil prend des mesures contre les pratiques luthériennes. Fin 1523, il donne un signal fort en **brûlant les écrits réformateurs** – qui n'en continuent pas moins de circuler. D'autres décisions suivent, comme l'obligation pour tous de **dénoncer** les personnes qui possèdent ou diffusent des écrits luthériens. Les aubergistes doivent signaler les individus qui discutent des nouvelles idées dans leur établissement.

Dans la littérature ancienne, l'idée circule que Fribourg aurait imposé une **profession de foi** avant les autres confédérés. Il s'agissait de prêter serment sur un mandat de foi, document officiel

dont on trouve le texte dans les *Livres de serments*. Ce mandat contient douze articles qui prescrivent la croyance en la Trinité et en les saints, l'interprétation de la Bible dans le sens de l'Église catholique romaine, la reconnaissance du pape comme chef de l'Église, la reconnaissance des sept sacrements ainsi que la croyance au purgatoire. Le texte se termine par diverses injonctions, par exemple assister à la messe, célébrer les fêtes religieuses, respecter les jours maigres.

En 1897, Charles Holder, directeur de la Bibliothèque cantonale, estime que la profession de foi est une innovation fribourgeoise et suppose qu'un tel exercice avait été réalisé pour la première fois en 1524. Aujourd'hui, ces deux hypothèses apparaissent comme le résultat d'un point de vue local. Depuis 1524, la Diète fédérale s'occupait en effet d'un projet de mandat de foi, comprenant plusieurs articles. Adopté à la fin mai 1525, ce mandat ne fut cependant repris que par certains cantons – Berne, par exemple, se retira au dernier moment et publia ses propres directives. La première profession de foi fribourgeoise attestée a eu lieu en 1527 et fut répétée à plusieurs années d'intervalle. Tous les citoyens, habitants et sujets du territoire fribourgeois, y compris les domestiques, étaient tenus de prêter ce serment, en public lors d'une cérémonie organisée par l'Église. C'était en même temps un témoignage de loyauté envers la position confessionnelle des autorités. Celui qui ne respectait pas les termes du mandat ou les critiquait était menacé d'arrestation, d'amende ou

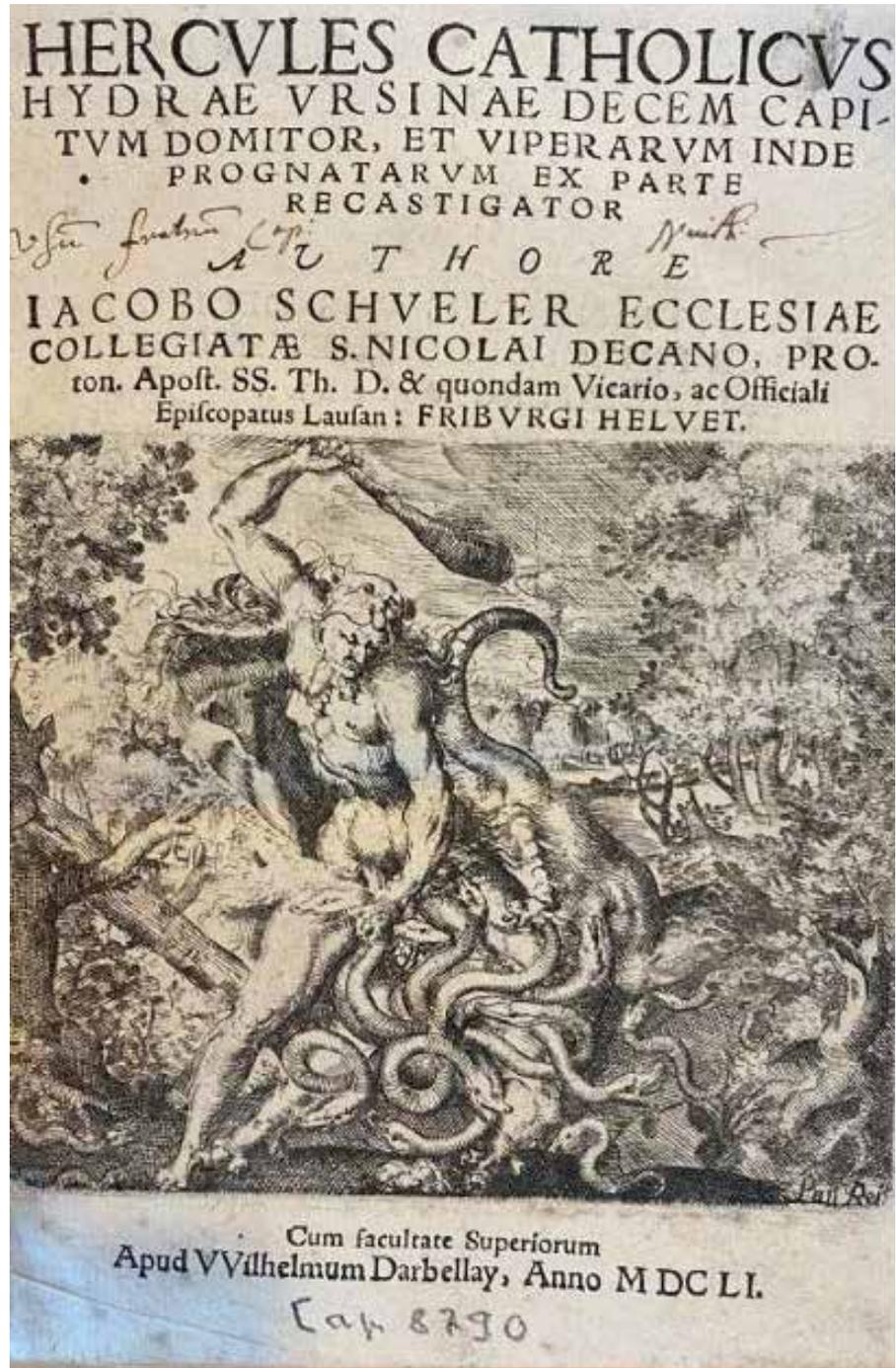
LA CITADELLE CATHOLIQUE

de bannissement. Des serments de ce type existaient également dans la Berne réformée.

Les articles de la profession de foi étaient censés déterminer la pratique religieuse. Il fallut cependant des décennies pour les mettre en œuvre, car les habitudes de la population ne pouvaient être modifiées du jour au lendemain. L'adaptation s'est finalement faite par le biais de sanctions: entre 1535 et 1550, de nombreux accusés ont comparu devant le tribunal pour avoir omis de se confesser, mangé de la viande et des œufs pendant les jours de jeûne ou enfreint le règlement sur les jours fériés. Constatant qu'il y avait souvent des conseillers municipaux parmi les accusés, un habitant de la campagne s'est permis de déclarer en 1535 qu'ils étaient déjà à moitié luthériens.

Il semble aujourd'hui exagéré d'attribuer à Fribourg un rôle d'avant-garde dans l'introduction de mesures contre la nouvelle doctrine. Ses ordonnances ont été, pour la plupart, élaborées parallèlement aux débats et propositions de la Diète fédérale. Certaines décisions de la Diète furent rapidement mises en œuvre à Fribourg, alors que pour d'autres, on préféra attendre pour voir ce que faisaient d'autres cantons.

De plus, à Fribourg souvent **la norme et la pratique** différaient. D'une part, les lois et les ordonnances contre les idées de Luther n'étaient pas appliquées de manière déterminée et répressive. D'autre part, en comparaison avec d'autres régions catholiques de la Confédération, le Conseil faisait preuve de retenue dans l'application des peines contre les adeptes de la Réforme. Par exemple, les citoyens ou habitants jugés pour avoir agi contre les principes officiels de la foi ne risquaient pas leur vie mais encouraient des sanctions financières, qui devaient être rudes sans pour autant les ruiner.



Page de titre du *Hercules catholicus*, ouvrage du chanoine fribourgeois Jacob Schueler, paru en 1651. Réalisée par le sculpteur fribourgeois Pankraz Reyff, l'illustration montre la foi catholique se battant avec l'hydre bernoise à dix têtes, symbole de la foi réformée. CAP 8790

Les partisans de la Réforme

Pendant plus de cent cinquante ans, les historiens fribourgeois ont attribué la diffusion des idées réformées principalement à des personnes cultivées comme le cercle des **premiers humanistes** autour de l'avoyer Peter Falck († 1519), cercle auquel appartenaient aussi des membres du couvent des chanoines de Saint-Nicolas. Toutefois, comme en témoignent les jugements prononcés et les amendes infligées à l'époque par le Conseil, les partisans de Luther ne se limitaient pas à ce milieu.

Dans les années 1520, on comptait de nombreux adeptes de la «religion nouvelle» au sein du **bas clergé** séculier, c'est-à-dire parmi les ecclésiastiques qui étaient, au quotidien, proches du peuple. Des vicaires de Guin, Barberêche, Cormondes, Marly, Bösingén, Chevrières/Giffers et Dirlaret/Rechthalten furent dénoncés et bannis du territoire fribourgeois. Quant aux couvents et monastères, ils se montrèrent plutôt réservés face à Luther. Mais un franciscain de passage et quelques ermites de saint Augustin eurent maille à partir avec les autorités.

Il y avait aussi des adeptes dans la **population rurale et urbaine** ordinaire. La profession et l'origine sociale de nombreux habitants des campagnes ne peuvent plus être déterminées aujourd'hui. En revanche, des documents font état de procès contre des **artisans** de la ville – tailleurs de pierre, menuisiers, maçons, tailleurs – qui possédaient une traduction de la Bible de Luther, critiquaient les sacrements ou remettaient ouvertement en cause la position confessionnelle du Conseil. Les artisans fribourgeois montraient une certaine affinité pour la nouvelle foi.

On trouvait des partisans de la Réforme jusque dans les **familles de membre du Conseil**. Des noms comme Fermercker, Hermann, Lanthen-Heid, Renysen,

Reyff, Taverney et Wyttenbach sont mentionnés sous ce rapport dans les documents d'archives. Il reste difficile d'aller plus loin dans l'appréciation des faits. La prise de position des conseillers différait généralement de celle de leurs proches et, par ailleurs, il n'est évidemment question ici que des hommes, le point de vue des femmes n'étant que très rarement évoqué dans les sources. De 1520 à 1550, la composition du Conseil reste assez stable, sans départs abrupts ou justifiés par des raisons confessionnelles. Les départs étaient pratiquement inexistantes dans le Petit Conseil (organe collégial dirigeant, présidé par l'avoyer) et dans la Chambre secrète, il y en eut quelques-uns dans le Conseil des Soixante et le Conseil des Deux-Cents.

Quand bien même il s'agissait de cas isolés, l'éventail des partisans de la Réforme au sein de ces familles s'étendait des chefs militaires aux représentants de l'artisanat urbain, en passant par des érudits et des notaires. Parmi les noms cités: Filistorf, Garmiswil, Krummenstoll, Merz, Praroman, Schmid, Schneuwly ou Weck. Si les motifs personnels sont rarement connus, on relève néanmoins des points communs. Certains se sont vu refuser l'accès au Conseil en raison d'une origine illégitime ou de frères déjà pris en compte – on peut donc subodorer, à la source de leur choix confessionnel, une motivation liée à l'ascension sociale, puisque la nouvelle doctrine leur offrait peut-être une chance d'échapper aux structures étroites qui limitaient leur marge de manœuvre.

Et Fribourg resta catholique

Les raisons pour lesquelles la Réforme a été acceptée dans certains cantons et repoussée dans d'autres sont discutées depuis fort longtemps. Si le choix de rester catholique relevait certes de la **conscience religieuse**, il était aussi déterminé par des **facteurs économiques, politiques et culturels**. Les

sources fribourgeoises ne mentionnent pas littéralement les raisons du rejet, mais confirment en partie les thèses existantes.

L'**élite politique** a été un acteur important car, malgré les difficultés initiales, ses mesures contre la Réforme ont été couronnées de succès sur le long terme. Le fait que le Petit Conseil et la Chambre secrète se soient résolument opposés à Luther est révélateur du caractère conservateur des conseillers alors au pouvoir. L'historiographie fribourgeoise les a souvent héroïsés. Par exemple, le chroniqueur et chanoine Heinrich Fuchs les décrit comme des protecteurs enthousiastes de la foi traditionnelle. Il convient de relativiser ce point de vue. Les sources prouvent en effet que, dans les années 1520 à 1550, les conseillers n'agissaient pas exclusivement en fonction de leur conscience religieuse. Ils se sont montrés pragmatiques, en réagissant quotidiennement aux événements locaux et fédéraux tout en s'inspirant fortement des stratégies d'autres Confédérés sur les questions confessionnelles. La Réforme, il faut le rappeler, était perçue non seulement comme une menace pour l'unité religieuse mais aussi, et peut-être surtout, pour l'unité politique et sociale. L'objectif principal était dès lors de maintenir le calme et l'ordre.

L'appartenance confessionnelle n'était pas constamment au centre des préoccupations. De 1520 à 1550, le Conseil a dû faire face à des **problèmes économiques**, négocier ses **alliances**, et concrétiser l'**élargissement territorial** auquel il aspirait depuis longtemps – si on lit ses procès-verbaux dans l'ordre chronologique, cela devient évident.

Le **service étranger**, que Zwingli critiquait vivement, est souvent cité comme un facteur économique de l'attachement à l'ancienne foi. Il englobait le service capitulé réglé par des accords entre États,

et le mercenariat, où des hommes étaient engagés par un chef de guerre agissant pour son propre compte. On peut comprendre que le Conseil n'ait pas voulu renoncer à cette source de revenus importante alors que la situation économique était précaire. De plus, quelques conseillers étaient directement engagés dans cette pratique.

Du côté de la **population**, la pression réformatrice est restée faible. Les partisans de Luther étaient assurément plus nombreux qu'on ne le pensait, mais ils ne se sont pas mobilisés en masse. Les auteurs de l'*Histoire du canton de Fribourg*, parue en 1981, soulignaient déjà qu'il avait manqué à la ville une personnalité charismatique pour gagner le peuple et le gouvernement à la foi nouvelle. Aucun réformateur n'a prêché sur les terres fribourgeoises. Les idées de Luther étaient propagées par des vicaires de campagne et autres ecclésiastiques subalternes dont le pouvoir de persuasion était neutralisé par les efforts concertés du Conseil et du haut clergé. En ville de Fribourg, par exemple, le curé et chanoine Peter Saloz et le prédicateur Jérôme Mylen font preuve d'une vigilance sourcilieuse, ce qui explique qu'entre 1522 et 1529, le Conseil remplace les vicaires

ruraux dissidents par des confrères plus dociles.

Les partisans de Luther dans les familles des membres du Conseil ou dans le reste de la population, en ville comme à la campagne, ne parviennent pas à exercer une pression significative – soit parce qu'ils n'ont pas la possibilité de participer à la vie politique, soit parce qu'ils restent une minorité. Les raisons pour lesquelles la population fribourgeoise ne s'est pas, dans sa grande majorité, mobilisée en faveur de la Réforme restent difficiles à saisir parce que les sources documentent principalement le point de vue de la minorité pro-réforme. Les réflexions de tenants de la tradition n'ont pas été rapportées.

Les auteurs de l'historiographie ancienne ont systématiquement placé la conviction religieuse au premier plan, laissant ainsi entendre que la population, dans son ensemble, n'avait pas voulu renoncer à l'ancienne foi. Ils ont, de ce fait, ignoré la pression économique exercée par les autorités : les partisans la Réforme avaient le choix entre s'adapter ou quitter le territoire. Nombreux sont ceux qui, après une réprimande ou une amende, ont fini par céder pour éviter l'exil et la confiscation

de leurs biens, synonyme de mort sociale pour la plupart d'entre eux.

Fribourg est resté catholique. Il était néanmoins temps de présenter les circonstances et les processus de l'époque en se fondant sur les sources et, ce faisant, de dissiper quelques mythes chers à l'ancienne historiographie catholique.

Rita Binz-Wohlhauser a étudié l'histoire et les sciences sociales à l'université de Fribourg où elle a soutenu, en 2012, une thèse consacrée au patriciat fribourgeois au XVIII^e siècle, publiée sous le titre *Zwischen Glanz und Elend*. En 2017 paraît son étude *Katholisch bleiben? Freiburg im Üchtland während der Reformation (1520-1550)*. Depuis 2016, elle travaille en qualité de collaboratrice scientifique à la Fondation des sources du droit de la Société suisse des juristes. Depuis 2019, elle est également collaboratrice aux Archives de l'État de Fribourg.

Orientation bibliographique

Bedouelle Guy *et al.*, Humanisme et religion nouvelle, dans : Ruffieux Roland (Ed.), *Histoire du canton de Fribourg*, vol. 1, Fribourg: Impr. Fragnière, 1981, p. 311-347.

Binz-Wohlhauser Rita, *Katholisch bleiben? Freiburg im Üchtland während der Reformation (1520-1550)*, Zürich: Chronos Verlag, 2017.

Utz Tremp Kathrin, Walter François, Python Francis, *Histoire de Fribourg*, 3 vol., Neuchâtel: Edition Livreo-Alphil, 2018. Ici: Vol. 2, pp. 33-42.

Claude Fréchet (attribution), *Vierge de Miséricorde abritant sous son manteau la Compagnie de Jésus*, vers 1645. Huile sur toile, 114 x 79,5 cm. Musée d'art et d'histoire Fribourg.

Cette toile provient de Marsens, où elle ornaît probablement un petit autel dans la chapelle que les Jésuites avaient fait construire dès 1641 à côté de leur maison de repos.

La Vierge couronnée terrasse de son sceptre le serpent du protestantisme enroulé autour du globe.

Deux anges déploient son manteau au-dessus de la Compagnie de Jésus, dont d'illustres représentants sont agenouillés à ses pieds. À gauche saint Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre, à droite saint Pierre Canisius.





La Tour des Mouches (1834) ou le bruissement de la religiosité urbaine au quotidien

FABIEN PYTHON

Une place animée devant une imposante bâtisse baignée de lumière : l'aquarelle peinte par Johann Jakob Oechslin est le document le plus saisissant de ce que fut autrefois la Tour des Mouches, à Fribourg. Le spectateur contemporain a quelque peine à se repérer : la scène se déroule à l'entrée sud-ouest du pont de Berne, à peu près face à l'auberge de la Cigogne. Nous sommes en 1834, dans l'effervescence d'un régime libéral né de la Journée des bâtons (2 décembre 1830) et bientôt freiné par le regain conservateur. La situation politique tendue n'empêche pas les réalisations économiques d'envergure. Cette époque fascinante voit l'érection du Pensionnat (1825-1827), du Lycée (1829-1938), la construction du Pont suspendu (1832-1834) et la réalisation des grandes orgues de Saint-Nicolas (1824-1834) par Aloys Mooser. Fribourg devient une étape incontournable du Grand Tour pour les voyageurs avides de frisson romantique.

Une tour devenue inutile

La tour-porte de l'Auge était une véritable petite forteresse avec deux entrées, un pont-levis, un double corps de garde et deux casemates encadrant la chaussée. Elle avait été édifiée de 1651 à 1653 par le tailleur de pierre Anton Winter, probablement d'après les plans de l'architecte et sculpteur Jean-François Reyff, qui avait reçu pour mission de revoir le système défensif de ce côté de la ville. Les rapports entre Fribourg et Berne étaient alors tendus et un coup de main du puissant voisin toujours redouté. La porte fortifiée permettait aussi – préoccupation moins avouable – de se prémunir contre les révoltes des paysans, une inquiétude d'actualité puisqu'en 1653 éclate dans plusieurs cantons la Guerre des paysans suisses.

L'étrange appellation de « Tour des Mouches » vient vraisemblablement d'une corruption du nom de Jean-Christophe Muggenbach, artisan éperonnier, qui les seize premières années fut chargé de l'entretien de l'horloge. La tour-porte de l'horloge (*Zytturm*) devint

alors le *Muggenturm*, puis par étymologie populaire le *Mückenturm*, que le français traduit par Tour des Mouches.

La tour puissamment fortifiée n'aura pourtant jamais servi à la défense de la cité et en ce début du XIX^e siècle, son intérêt militaire paraît bien restreint : on y voit surtout un obstacle au bon franchissement du pont de Berne. Depuis 1803, les tours, enceintes et horloges sont la propriété de la Ville. Dès 1810, celle-ci envisage sa démolition mais le Gouvernement ne l'entend pas de cette oreille. Car si la tour appartient à la Commune, les deux corps de garde qui la flanquent sont à la charge du Gouvernement, qui songe d'abord à les conserver. Lors de la réfection du pont de Berne, en 1828, les dégradations se sont accentuées à tel point que l'on craint pour la sécurité des passants. En 1832, la Commune revient à la charge avec une description qui fait froid dans le dos : « le Mückenthurm menace ruine de tout côté, les pierres s'en détachent, les fondements sont rongés par le salpêtre, la charpente est partout

soutenue et les poutres sont pourries ». Elle obtient finalement gain de cause et les travaux de démolition commencent le 4 novembre 1833, sous la direction d'Aloys Mooser, alors édile de l'Auge. Et c'est au moment précis où cette encombrante tour disparaît qu'entre en scène le peintre schaffhousois Johann Jakob Oechslin.

Une scène de genre

Artiste polygraphe (sculpteur, peintre, dessinateur, lithographe), Johann Jakob Oechslin (1820-1873) a séjourné à Fribourg avec son épouse et sa fille de l'été 1833 au début de l'année 1835. Habitant le quartier du Bourg, au 122 rue des Miroirs [actuellement rue de Zaehringen], il travaille à l'occasion avec son beau-frère Johann Conrad Meyer qui a repris un atelier de lithographie. L'aquarelle de la Tour des Mouches est datée de 1834, année où Oechslin réalise son grand panorama de Fribourg.

La date pose problème car la destruction de la tour avait déjà commencé en

Johann Jakob Oechslin, *La tour-porte des Mouches*, 1834, aquarelle, 32,3 x 23,5 cm, collection privée.

novembre de l'année précédente. Le peintre avait sans doute crayonné des esquisses assez précises du monument durant les premiers mois de son arrivée à Fribourg. Oechslin aime aussi reproduire la diversité des habitants et des coutumes : mendiants, juifs, tsiganes, soldats ou musiciens remplissent de nombreuses pages de ses cahiers de dessin. Il semble qu'il ait rassemblé plusieurs de ces petites scènes dans notre aquarelle. Cette organisation des personnages par groupes anime le tableau et donne l'illusion d'un instant du quotidien pris sur le vif.

C'est le Fribourg de la « Régénération » que croque ici Oechslin de son pinceau malicieux. Dans cette foule bigarrée se distinguent différentes classes sociales, du fier patricien à cheval aux vagabonds déguenillés en passant par des bourgeois, paysans, ménestrels, soldats et, bien sûr, hommes d'Église, car nous sommes à Fribourg.

Par la porte de gauche, un patricien en habit entre en ville à cheval d'une allure très digne. Par celle de droite un maquignon en sort, d'une manière moins respectable puisqu'il frappe l'une de ses rosses. Sur la gauche, des bourgeois à hauts-de-forme semblent animés de considérations assez triviales. Entre les deux, une paysanne au large chapeau de paille vaque à ses occupations. Le trio bigarré des fumeurs de pipe à droite illustre un Fribourg plus cosmopolite que local. On y distingue un voyageur (peut-être provençal ou espagnol) avec canne et baluchon et un musicien itinérant accompagné de son chien. Entre les deux, un militaire : la précision du trait d'Oechslin permet de reconnaître un soldat du 2^e régiment suisse au service de Naples, portant la tenue de fête du 2^e bataillon.

Oechslin a agrémenté son aquarelle de plusieurs détails savoureux. Sur le pilier central, une affiche à moitié arrachée annonce le passage en ville d'un éléphant. Sous la voûte de droite, un étrange

personnage paraît forcer une serrure, à moins qu'il ne se soulage d'une envie pressante, petite allusion à la promiscuité des lieux. Plus à droite, un matelot aux manches retroussées semble fomenter quelque noirceur avec son acolyte, authentique nain de la Basse à casquette et redingote. La pauvreté est bien présente dans ce tableau. Deux vagabonds s'affairent autour d'un Capucin : l'occasion de rappeler que de nombreuses circulaires contemporaines condamnent la mendicité et incitent les employés municipaux à prendre des dispositions pour l'éradiquer.

L'aquarelle d'Oechslin est aussi un excellent révélateur des différentes tonalités du religieux dans ce Fribourg des années 1830. La différence est bien marquée entre le Capucin qui s'occupe des indigents et les deux ecclésiastiques à tricorne au centre du tableau. L'habit de celui de gauche signale un Franciscain (Cordelier) alors que celui de droite paraît être un Jésuite ou un prêtre du diocèse. Leur couvre-chef et leur attitude indiquent leur appartenance aux classes supérieures. On les imagine entraînés dans une discussion planant bien au-dessus des préoccupations environnantes. Litige théologique ? La gestuelle évoquerait presque un néoplatonicien et un aristotélicien thomiste... Mais plus que de haute théologie, il peut aussi s'agir de politique religieuse très concrète. La controverse entre libéraux et partisans des Jésuites est alors à son acmé. De leur côté, Cordeliers et Jésuites sont à couteaux tirés depuis 1823. On pourrait être tenté de reconnaître dans le religieux vu de dos le Père Girard qui revient précisément d'exil en automne 1834, alors que son interlocuteur pourrait évoquer l'intransigent chanoine et curé de ville Pierre-Jean Aeby.

Au premier plan, trois enfants évoluent autour du volumineux Capucin. Le plus jeune, de bonne famille, court derrière son cerceau. Un autre, plus âgé, s'affaire au transport du lait sur son âne.

Un troisième, mendiant ou vagabond, semble quémander quelque obole ou conseil au débonnaire Frère mineur. La présence de ces enfants sur le devant de la scène évoque inmanquablement la question du contrôle de l'éducation par l'Église ou l'État, enjeu du projet de loi scolaire qui enfievre les élites de la cité en juin 1834. Mais c'est à gauche du tableau, dans le petit groupe d'orants recueillis devant un tableau, qu'est le mieux illustrée la dévotion des habitants.

Un tableau dans le tableau

Sous un auvent, un petit oratoire aime la vénération de trois femmes agenouillées et d'un homme se signant. Une quatrième femme, recouverte d'un voile noir, semble s'y diriger. Devant une toile d'assez grande dimension a été disposé un prie-Dieu ou un petit autel, flanqué à gauche d'un cierge allumé et à droite d'un tronc d'offrandes. Les archives nous apprennent que la Veuve Dony et Nicolas Bendelet, à la Brasserie, sont dépositaires de la clé pour l'entretien du tableau. On reconnaît celui-ci sans trop de peine : Notre-Dame Auxiliatrice entourée des Saints Auxiliauteurs.

Le culte des Quatorze Saints Auxiliauteurs (ou Intercesseurs) remonte au XIV^e siècle où il s'est diffusé à partir de l'Allemagne du sud, berceau de cette dévotion collective. À côté de quelques inamovibles, la liste des Auxiliauteurs varie selon les usages locaux tout comme leur nombre, traditionnellement fixé à quatorze mais qui peut fluctuer entre dix et seize, comme dans notre tableau.

La plupart sont des martyrs et saints guérisseurs, chacun dans un domaine qui lui est propre. On invoque saint Blaise contre les maux de gorge, saint Denis contre les maux de tête alors que l'intercession de saint Christophe pré-munit contre la malemort. Les patronnes secondaires de Fribourg, sainte Barbe (incendies) et sainte Catherine (femmes enceintes), sont particulièrement mises



Notre-Dame du Bon Secours, ou *Vierge Auxiliatrice*, accompagnée de seize saints Auxiliateurs, seconde moitié du XVII^e siècle. Lors de la démolition de la Tour des Mouches, ce tableau est déplacé à l'église Saint-Maurice, où il se trouve aujourd'hui. Entièrement repeint au début du XIX^e siècle, huile sur toile, 230 x 214 cm.

La composition réunit autour de la Vierge du Bon Secours la cohorte des saints invoqués pour des grâce particulières.

Au premier plan, sainte Barbe, dont les attributs sont la tour et l'hostie, qui protège de la foudre et des incendies, et sainte Catherine, avec la roue qui rappelle son martyre, qui protège les femmes enceintes.

Derrière Barbe, deux évêques : saint Blaise, reconnaissable à son cierge, invoqué contre les maux de gorge, et saint Erasme, auquel on arracha les entrailles, raison pour laquelle on l'invoque en cas de troubles digestifs. En arrière-plan, saint Denys, qui porte le chef dont on l'a privé, et qui par conséquent délivre des maux de tête ; saint Antoine l'Ermite et son tau à clochettes ; saint Georges, auquel on confie les animaux domestiques ; saint Christophe, le géant passeur chargé de l'enfant Jésus, qui protège les voyageurs.

Derrière Catherine, de gauche à droite, saint Pantaléon, patron des médecins, qui tient dans sa main un flacon d'huile thérapeutique, saint Gilles et sainte Marguerite, qui préside aux accouchements. En arrière-plan, saint Sébastien que l'on reconnaît à la flèche qui perce sa gorge, efficace contre la peste et autres épidémies ; un évêque qui pourrait être saint Nicolas de Myre, patron de Fribourg, protecteur des étudiants, des avocats et des filles à marier ; saint Maurice, modèle des soldats. En dernier lieu, la fleur de lys désigne, dans son modeste retrait, saint Joseph, auquel on confie toutes les causes difficile.

en évidence. Kuenlin précise que devant la Tour des Mouches, on priaït surtout pour les mourants. Et il ne manque pas de raison, en cette année 1834, d'invoquer les Auxiliaires, en particulier saint Antoine et saint Sébastien qui intercèdent en cas d'épidémies. Le choléra fait des ravages dans les pays d'Europe et sa crainte est dans tous les esprits.

La provenance du tableau est incertaine. Il a peut-être été lié à la chapelle dite aujourd'hui de la Providence, dédiée à Notre-Dame Auxiliatrice (*Mariahilf* en allemand). Son emplacement près de la Tour des Mouches semble ancien. On le reconnaît déjà à cette place sur un lavis de François-Pierre von der Weid datant de 1771. Une œuvre consacrée aux Saints Auxiliaires est même déjà signalée à cet endroit juste avant l'élévation de la Tour en 1650. S'agissait-il déjà de ce tableau, repeint à de multiples reprises ? Après la destruction de la tour, il sera transféré aux Augustins où il connaîtra encore quelques péripéties avant d'être entièrement restauré en 1986. Il orne actuellement le chœur de l'église Saint-Maurice.

Une porte entre deux âges

De prime abord, l'œuvre d'Oechslin évoque une porte d'entrée de ville. Or il s'agit d'une porte de sortie. Au sens propre, car on quitte ici le cœur historique de la cité pour se diriger vers Berne. Mais on sort aussi – les gens s'en rendront compte plus tard – d'une époque. Le quartier animé de l'Auge va lentement décliner à partir de ce moment. En cette année 1834, Fribourg a perdu une tour mais a gagné un pont. Inauguré le 19 octobre, le Grand Pont suspendu, sur lequel des générations de voyageurs viendront chercher des vertiges, détournera durablement la circulation et les flux commerciaux de l'Auge. Tout un symbole : les matériaux de cette tour et des corps de garde auront précisément servi à dresser les murs de soutènement de la nouvelle route de Berne, requise par la construction du Grand Pont. Pour l'Auge, l'horloge s'est arrêtée. Elle continuera de battre aux Augustins, d'où elle provenait à l'origine.

Cette aquarelle est aussi un souvenir. Lorsque Oechslin inscrit la date de 1834 au-dessus de son monogramme, la Tour des mouches n'est plus, ou du

moins plus du tout dans cet état. Selon les archives, la bâtisse disparue était si délabrée qu'aucune réparation n'était plus possible. Oechslin au contraire nous la présente dans un état somme toute fort salubre, éclairée d'une lumière dorée qui rendrait l'endroit presque idyllique. Il est vrai qu'il n'en expose qu'une face. Qui a raison ? La Commune, qui voulait dégager le passage devant le pont de Berne depuis longtemps, a sans doute forcé un peu le trait. Le peintre de son côté, a peut-être enjolivé une tour pittoresque dont il savait la disparition prochaine.

Je tiens à remercier vivement David Aeby, Ivan Andrey, Raoul Blanchard, Jean-Philippe Ganascia, Alain-Jacques Tornare et Petra Zimmer pour leurs précieuses indications.

Fabien Python, docteur ès lettres, a publié divers ouvrages dans le domaine de l'histoire de la langue, de l'histoire et de l'histoire de l'art. Il est collaborateur scientifique au Service des biens culturels de l'état de Fribourg.

Orientation bibliographique

François Kuenlin, *Dictionnaire géographique, statistique et historique du Canton de Fribourg*, Fribourg, Eggendorffer, 1832, 1, p. 276.

Charles Stajessi, «La porte de l'Auge à Fribourg (le Mückenthurm)», *Fribourg Artistique*, 12 (1901), pl. V.

Marcel Strub, *La Ville de Fribourg. Les Monuments d'art et d'histoire du canton de Fribourg*, I, Bâle, Birkhäuser, 1964 / II, Bâle, Birkhäuser, 1956.

Ivan Andrey, *Passages. Fribourg dans la Collection Jean Dubas. Guide de l'exposition avec légendes détaillées*, Fribourg, AVF, 2015.

Marino Maggetti, «Johann Jakob Oechslin (1820-1873) und sein Freiburger Rundpanorama von 1834», *Freiburger Geschichtsblätter*, 96 (2019), p. 142-143.



Pietà, Marie pleurant la mort du Christ, Notre-Dame de Compassion, Bulle, XV^e siècle, Paroisse Bulle-La Tour. Musée gruérien.

Gagner les cœurs, convertir les âmes

CHRISTOPHE MAURON ET CLAUDIA ZAVATTARO

La réforme catholique menée du XVI^e au XVIII^e siècle peut être lue comme une vaste et fascinante entreprise de communication à destination des populations.

Les recherches menées par Simone de Reyff dans la Bibliothèque des Capucins fribourgeois et reflétées dans l'exposition du Musée gruérien le démontrent avec brio: la Réforme catholique initiée au Concile de Trente (1545-1563) est une stratégie globale destinée autant à soutenir les fidèles dans leurs foi et leurs pratiques qu'à convaincre et convertir de nouvelles populations au catholicisme. Elle met l'accent sur le secours de la Vierge et des saints, engage les cinq sens et mobilise les émotions, l'esprit et le corps. Elle utilise des techniques proches de ce que nous appelons aujourd'hui la communication.

Ses trois objectifs prioritaires sont la lutte contre les adversaires proches (la religion protestante) et plus lointains (l'islam), le renforcement et l'adaptation du catholicisme aux réalités de son temps dans les terres qui lui sont restées fidèles, la prédication et la conversion dans celles récemment découvertes en Asie, en Afrique et aux Amériques.

Les principaux artisans de cette vaste entreprise de transformations des comportements et des mentalités sont deux ordres religieux institués au XVI^e siècle: la Compagnie de Jésus fondée par Ignace de Loyola et les Capucins dont l'initiateur est Matteo da Bascio.

Pour attirer, enchanter, convaincre et convertir, les Jésuites et les Capucins innoveront. Ils mobilisent ou imaginent des techniques et des codes de communication qui sont encore en usage de nos jours. Les exemples suivants sont tirés du parcours de l'exposition.

Créer une marque

En 1541, Ignace de Loyola adopte le sigle IHS comme sceau des Jésuites. Tel un logo, ces trois lettres sont fréquemment représentées dans les églises et sur les hosties. On les trouve également sur les frontons des maisons et sur des objets du quotidien. En Gruyère, par exemple, sur des berceaux, des moules à beurre et des colliers de cloches.

Identifier des publics cibles

Le catéchisme du prédicateur Pierre Canisius organise la matière enseignée sous forme de questions et de réponses. L'auteur en rédige trois versions: la *Summa doctrinae christianae* (1555) destinée aux lettrés, le *Minimus* (1556) pour les collégiens, le *Parvus* (1558) pour l'édification des enfants et des « simples ».

Incarner le message

Le catholicisme est une religion de l'incarnation, avec un homme fait à l'image de Dieu, et un Dieu qui envoie son propre Fils parmi les hommes. L'iconographie met un accent appuyé sur le corps du Christ et les blessures qui lui sont infligées lors de la Passion, de même pour le corps des saintes et des saints, en particulier lorsqu'il s'agit de martyrs.

La pratique de la foi catholique engage le corps des fidèles par des gestes: la genuflexion, les mains jointes pour la prière, la pratique du chapelet, les déplacements dans l'église pour la communion, et hors de l'église pour les processions et les pèlerinages.

Répéter le message

La figure de la Vierge se multiplie à l'infini sous forme de sculptures, de



Blason de la Compagnie de Jésus.

peintures, de gravures, d'illustrations dans des livres. Elles est dans les prières, dans les chansons, et même comme personnage dans des pièces de théâtre.

Soigner l'image

Trouver des interprètes talentueux, des artistes capables de faire passer le message, si nécessaire les former. Dans le canton de Fribourg, le peintre Pierre Wuilleret et les sculpteurs Pierre Ardiou et Jean-François Reyff se distinguent.

Maîtriser la narration

Raconter des histoires extraordinaires pour rapprocher les fidèles des lieux de dévotion et leur permettre d'accomplir des pèlerinages près de chez eux. L'histoire de la maison de la Vierge transportée de Palestine à Loreto, en Italie, appartient à cette catégorie de récits merveilleux.

Parler aux émotions

Il s'agit de mettre en place les éléments d'une bonne dramaturgie, avec des surprises, des coups de théâtre et des révélations. On fait appel aux sentiments,

au ressenti face à la beauté des représentations artistiques et de la musique. C'est une des caractéristiques de l'art baroque, contemporain des Réformes.

Créer des communautés

Sur le modèle de la congrégation mariale fondée à Fribourg par Pierre Canisius, on assiste dans les campagnes à la floraison des confréries vouées à la Vierge Marie, à l'adoration du Saint-Sacrement ou à la préparation à la bonne mort. Leurs adhérents, qui ont pour vocation de mener une vie exemplaire, trouvent dans la vie des saints une stimulation et un modèle.

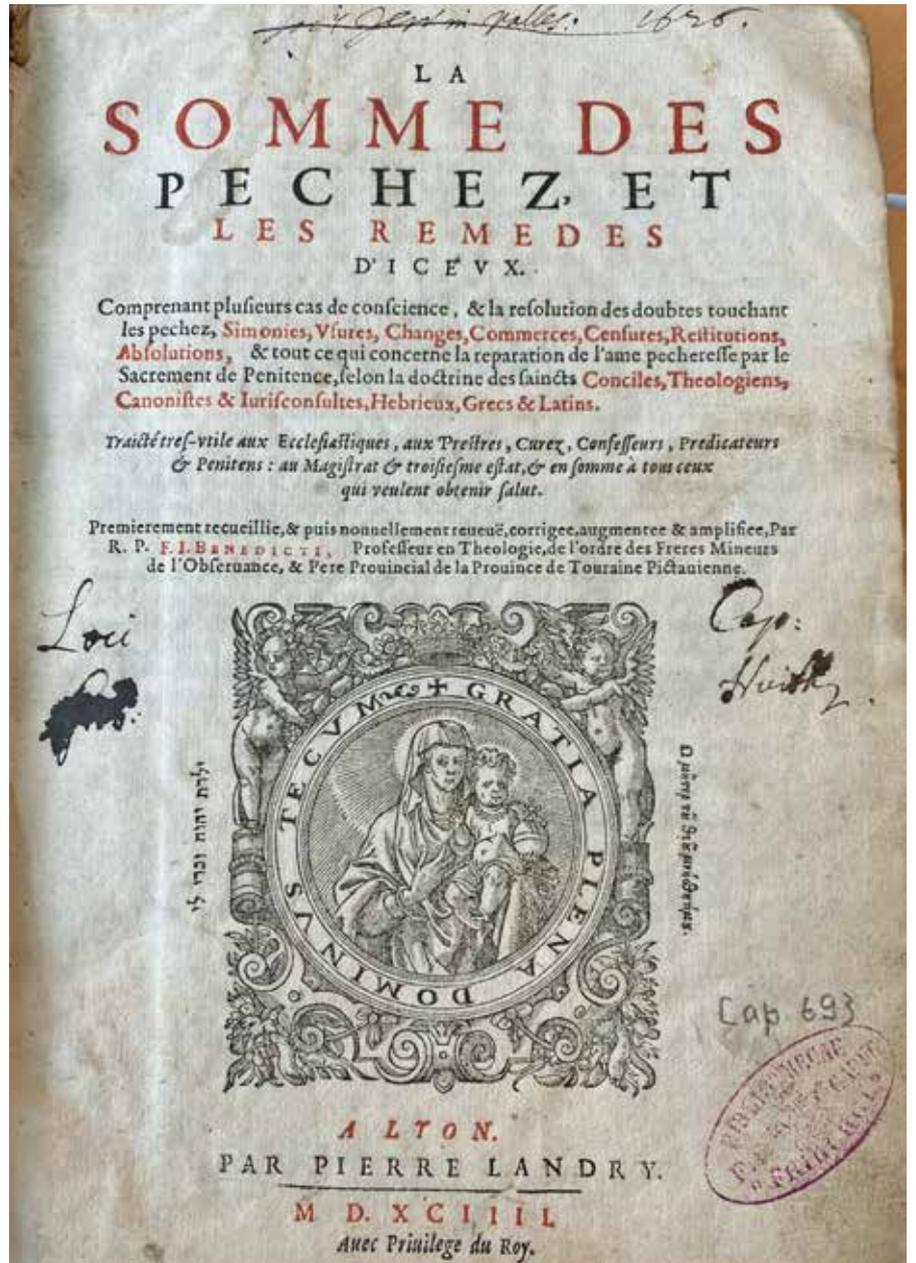
Favoriser l'expérience

Accomplir un pèlerinage, c'est expérimenter par la dévotion ambulante la recherche de la vérité. Le chemin de croix permet de reproduire symboliquement le parcours du Christ vers le calvaire. Comme en témoigne des objets présentés dans l'exposition, certains croyants vont jusqu'à s'infliger des douleurs pour « revivre » dans leur propre chair la Passion du Christ.

Mesurer les résultats

En s'appuyant sur des ouvrages de référence comme *La Somme des pechez, et les remedes d'iceux*, le curé de paroisse tient un journal de bord dans lequel il inscrit minutieusement les transgressions de ses ouailles. Si les « fautes » qui y sont consignées sont trop nombreuses, des visites pastorales ou des missions de Capucins, de Jésuites ou d'autres congrégations sont mises sur pied pour tenter de remettre les brebis égarées sur le « droit chemin ».

Dans le même esprit, le *Livre des miracles* du sanctuaire de Notre-Dame de Compassion conservé au Musée gruérien tient une comptabilité précise des prodiges attribués à la Vierge miraculeuse. Il témoigne de l'importance du sanctuaire tant pour les fidèles que pour la hiérarchie.



Jean Benedicti, *La Somme des pechez, et les remedes d'iceux*. CAP 693.

Christophe Mauron, historien, conservateur, Musée gruérien

Claudia Zavattaro, responsable communication et promotion, Musée gruérien et Bibliothèque de Bulle



Une cité idéale

Cette toile monumentale est attribuée au peintre fribourgeois Pierre Wuilleret. Il l'aurait réalisée en 1635, à la demande des Jésuites du collège Saint-Michel. *La Prédication de saint Pierre Canisius* peut se lire comme un bilan de la Réforme catholique à Fribourg.

Au pied du prédicateur figurent les artisans, directs et indirects, de la citadelle catholique :

- Sur le plan local, les avoyers Lanthen-Heid et d'Affry suivis du Grand Sautier; les chanoines, au nombre desquels figure Sébastien Werro, les Jésuites et leurs élèves agenouillés.
- Les agents extérieurs, en la personne du nonce Bonomi et de l'évêque de Milan, Charles Borromée, qui ont tous deux favorisé la création du collège.
- Viennent ensuite les grands de ce monde, qui jouxtent les autorités fribourgeoises: le pape Grégoire XIII, l'Empereur Rodolphe II (?), le roi de France Henri IV.

Tout ce beau monde se prolonge dans la foule des fidèles, précédée de dames élégantes, dont la première est apparemment Marie de Médicis, reine de France.

En arrière-fond une vision de la ville jalonnée par les emblèmes de son appartenance confessionnelle :

- La collégiale Saint-Nicolas, à laquelle répondent les clochers de Notre-Dame et de l'église des Cordeliers.
- Le collège sur la façade duquel on devine – avec un peu de bonne volonté – la statue de l'archange Michel, vainqueur des puissances du mal.
- Les remparts, qui protègent de toute incursion, voire de toute propagande néfaste.

Au sommet du tableau, le ciel qui fonde et accrédite le cérémonial terrestre :

- La Vierge couronnée de roses, personnage central de toute l'architecture, tend à Canisius un livre ouvert, allusion transparente au catéchisme et aux autres ouvrages du prédicateur.

- À son côté, le Christ Enfant envoie vers Canisius la colombe du Saint-Esprit.

La Mère et son Fils sont entourés de quatre saints :

- À gauche, Jean-Baptiste le Précurseur, dont la main s'aligne naturellement sur le geste de l'Enfant Jésus; à ses côtés, vêtu de bure, portant le lys et le livre, Joseph. Tous deux sont des saints chers à Pierre Canisius.
- À droite, les deux patrons de Fribourg: Nicolas de Myre et Catherine d'Alexandrie.

L'ensemble de la représentation repose sur une structure triangulaire: du ciel, le message du salut est adressé à Canisius qui, à son tour, le transmet à l'ensemble de la chrétienté. Au bas de la chaire, entouré des collégiens, se tient un ange, émissaire divin et gardien des âmes, mais également image du bon catéchiste. Il rejoint dans l'espace terrestre la communauté croyante, comme pour mieux assurer la réception du message.

Par sa facture monumentale, son organisation éloquente et ses références prestigieuses, l'œuvre de Wuilleret propose un discours à la fois très évident, et riche de connotations multiples.

- Si la mise en scène se veut commémoration d'un prédicateur spontanément considéré comme un saint par la population fribourgeoise, elle suggère, au-delà de sa personne, l'annonce victorieuse de la foi traditionnelle.
- Préservée par ses murailles contre l'influence de l'hérétique, Fribourg dialogue de plain-pied avec les figures emblématiques de l'Europe catholique.

- À la clef de ce « triomphe de la foi », on reconnaît une conception du catholicisme qui, loin de se ramener à une simple série de dogmes, veut parler au cœur.

L'étroite coïncidence de toutes les composantes de la scène plaide en faveur d'un accueil sans réserve: on ne choisit pas entre la Vierge, l'Eucharistie, la soumission à Rome et à ses représentants. Il faut tout prendre. L'éclectisme en matière de religion n'est pas encore de saison.

- En récompense se profile la cité idéale, antichambre des béatitudes célestes à venir.

Il n'est donc pas exagéré de lire la toile de Wuilleret comme un remarquable outil de communication. Elle résume en quelque sorte l'investissement concerté des autorités ecclésiastiques et civiles, entre la fin du XVI^e et l'aube du XVIII^e siècle, pour assurer à la fois le contrôle et le rayonnement de la cité catholique.

Sources

Verena Villiger, *Pierre Wuilleret*, Fribourg, Musée d'art et d'histoire, Bern, Benteli Verlag, 1993, p. 195-201.

Reinhold Baumstark (éd.), *Rom in Bayern. Kunst und Spiritualität der ersten Jesuiten*, München, Hirmer Verlag, 1997, p. 514-516.



Mission des Capucins en Gruyère, Le Pâquier, 10 octobre 1946. © Photo Glasson. Musée gruérien.

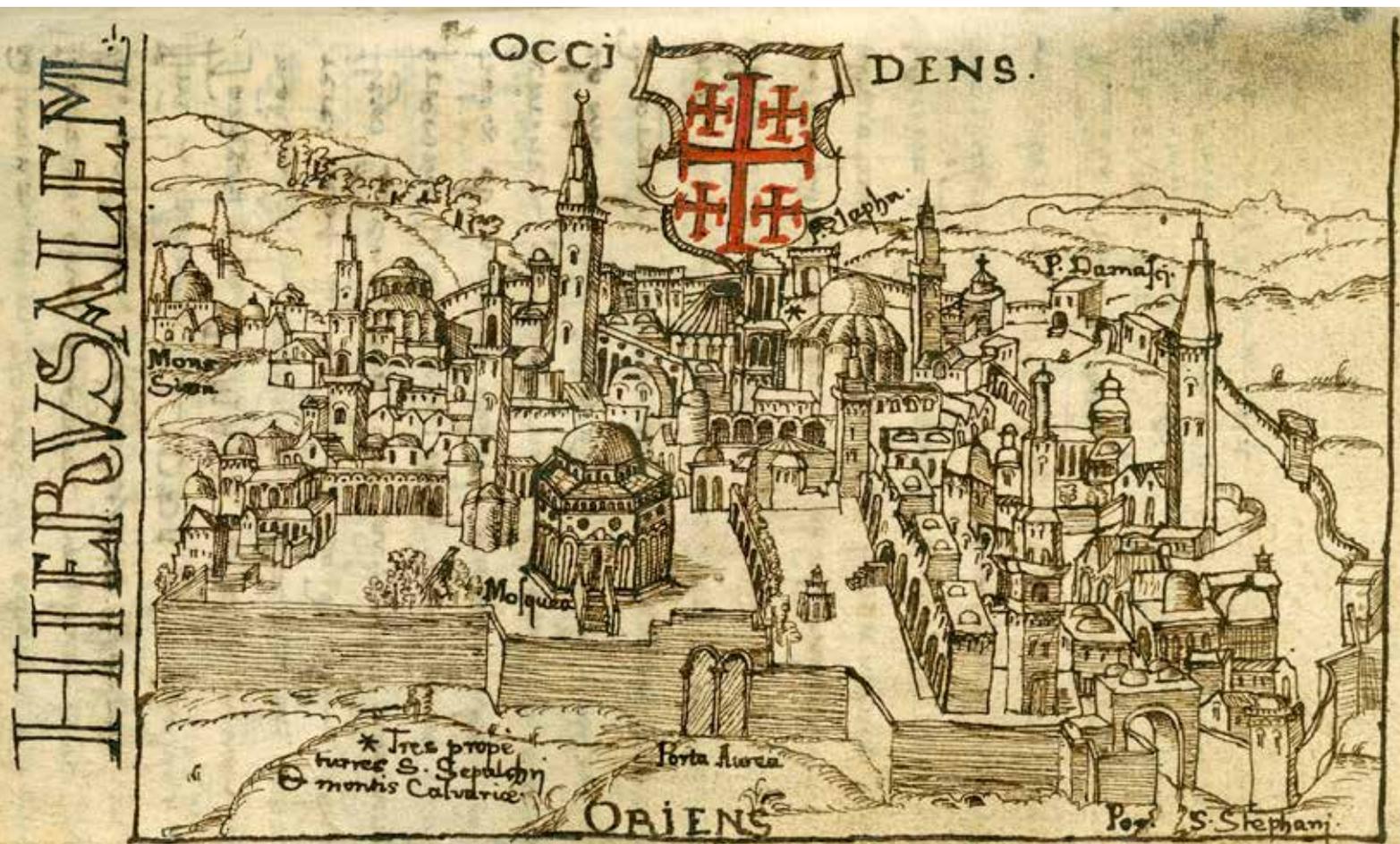


Les pratiques religieuses

Du pèlerinage lointain au pèlerinage de proximité

SIMONE DE REYFF

Loin d'être une particularité de l'Église catholique, le « fait pèlerin », comme l'appelait l'historien Alphonse Dupront, est une constante de l'expérience religieuse. Quitter ses repères et son confort pour risquer aventure à la recherche du lieu sacré, source de purification et de salut, peut se décliner dans des environnements culturels très divers. Pour les chrétiens, Jérusalem a été longtemps le but de pèlerinage par excellence. Avec l'avènement de la modernité, on assiste à la fois à la remise en cause et au renouvellement de cette démarche spirituelle.



Vue de Jérusalem à la fin du XVI^e siècle. Sebastian Werro, *Itinerarium von der sälligen Reyss gen Rom und Hierusalem*, 1581.

BCUF – SOC. LECT. E 139

Jérusalem : du pèlerinage originel à l'idéal rêvé

Parallèlement au monachisme, le pèlerinage de Jérusalem se développe au lendemain de l'édit de Milan (315) qui met fin à la persécution des chrétiens. Pèlerins et Pères du désert répondent, chacun à leur manière, à l'urgence d'absolu qu'avait concrétisée jusqu'alors la perspective du martyr. Tandis que les uns s'enfoncent dans la solitude pour signifier leur rejet du monde, les autres, conformément à l'appel du Christ (Matthieu 16, 24), renoncent à eux-mêmes pour marcher à sa suite. Qu'elle demeure limitée dans le temps ou qu'elle entraîne un véritable choix de vie, leur démarche manifeste la conviction que l'homme est, sur terre, un perpétuel exilé en quête de sa patrie céleste.

Cette dimension spécifiquement chrétienne du pèlerinage n'exclut pas l'intégration de valeurs plus largement partagées, à commencer par la sacralisation de l'espace. La terre où a vécu le Christ, et en particulier le Golgotha où il a été mis à mort pour le salut des hommes, sont chargés de « vertu », autrement dit d'un capital d'énergie propre à transformer celui qui s'y rend. Cette garantie s'accompagne en l'occurrence d'une dimension eschatologique : Jérusalem est considérée par beaucoup comme une porte d'accès privilégiée au Paradis, lors de la Résurrection des morts. Et comme mourir à Jérusalem n'est malgré tout pas à la portée de chacun, le pouvoir sacré qui se dégage de la ville sainte se prolongera dans les reliques que rapportent les pèlerins : fragments de la Sainte Croix, Sainte-Épine détachée de la couronne du Crucifié, ou plus simplement quelques grains de la terre que le Sauveur a foulée. Quant à la purification gagnée au terme de l'aventure lointaine, elle s'incarne dans le principe de l'indulgence, rémission partielle ou totale des peines qui attendent l'homme pécheur dans l'au-delà.

Reliques et indulgences seront bientôt associés aux autres pèlerinages qui, au cours du Moyen Âge, prendront en Occident le relais de Jérusalem. La vaste diffusion de telles pratiques leur vaudra d'inévitables déviations, ce qui en fera les cibles presque toujours associées d'une critique de plus en plus virulente au fil des siècles médiévaux. Il n'en reste pas moins que Jérusalem demeurera longtemps la référence de toute démarche pèlerine. C'est dans cette visée qu'il faut situer l'appel au « pèlerinage de Jérusalem », qu'on n'appelle pas encore croisade, lancé en 1095 par le pape Urbain II. L'accent y est mis sur la dimension pénitentielle d'une entreprise périlleuse, dont l'objectif premier est de pacifier la Terre Sainte pour y sécuriser, précisément, la déambulation des pèlerins chrétiens. L'indulgence associée à cette prise de risque inclut du reste une remise des peines temporelles : « prendre la croix » peut donc devenir l'équivalent d'une pénitence publique, imposée par l'Église en cas de blasphème, d'hérésie ou d'autres péchés scandaleux.

Au fur et à mesure de l'avance ottomane, cependant, l'indulgence liée à la croisade devient de moins en moins accessible. Les revers successifs que sanctionne la perte de Saint-Jean d'Acre en 1291 rendent le pèlerinage en Terre Sainte difficilement praticable pendant près de deux siècles. L'obstacle attisant le désir, on assiste alors à la réinvention de l'aventure pèlerine. C'est ce qu'atteste la multiplication, au cours des derniers siècles médiévaux, des guides de Terre Sainte rédigés par des auteurs qui, pour la plupart, ne sont jamais allés sur place. Aussi ces supports du pèlerinage intérieur se concentrent-ils sur la valeur symbolique d'une terre qui fut le théâtre de l'histoire du salut, ce qui justifie sa transposition figurée. Désormais, les chemins de croix reproduisant les stations de la *via dolorosa*, les labyrinthes inscrits sur le dallage

des églises, voire les *sacri monti* érigés dans le Piémont à partir du XV^e siècle, prendront le relais des Lieux saints. En même temps que s'estompe le rêve du voyage d'outremer, réservé dans le meilleur des cas à la curiosité d'une élite fortunée, on voit s'affirmer une approche spiritualisée. Elle donne naissance au pèlerinage allégorique, genre littéraire qu'illustre notamment *Le Pèlerinage de Vie humaine* du cistercien Guillaume de Digulleville (1355), source indirecte du célèbre *Pilgrim's Progress* de John Bunyan (1678).

De la pérégrination lointaine au sanctuaire local

Avant même la relative désaffection du pèlerinage de Jérusalem, on observe l'émergence de nombreux lieux de pèlerinages en terre d'Occident. Dès la chute du Royaume de Jérusalem (1187), Rome devient le premier pèlerinage de substitution auquel sont rattachées les indulgences à l'occasion de l'Année sainte proclamée en 1300 par Boniface VIII. Prévus initialement tous les cent ans, ces jubiléés seront bientôt institués à intervalles plus rapprochés, drainant vers les basiliques majeures de Saint-Pierre et de Saint-Paul-hors-les-Murs des foules innombrables. Progressivement, les indulgences seront associées à d'autres grands sanctuaires, comme Saint-Jacques de Compostelle, et bientôt à la plupart des lieux de pèlerinages.

Toutefois l'existence de pèlerinages locaux est bien antérieure à ce phénomène de substitution. Il suffit de penser au tombeau de saint Martin, déclaré dès 515 « pèlerinage de la Gaule » par le roi Clovis. Les sanctuaires vénérés d'ancienne mémoire se signalent souvent par une dimension nationale. C'est le cas de Montserrat dont la vierge noire est très tôt considérée comme la protectrice de la Catalogne. C'est également le cas de Notre-Dame de Liesse, en Picardie, dont l'origine légendaire est liée aux croisades, et qui devient



Notre-Dame de Lorette, Fribourg. Photo Pierre Cuony.

à partir du XV^e siècle patronne de la dynastie capétienne. D'autres pèlerinages, en revanche, doivent avant tout leur éclat à un rayonnement sans frontières, à l'instar de la *Santa Casa* de Lorette, dont l'*Atlas marianus* du Jésuite Gumpfenberg illustre les grâces répandues sur l'ensemble du globe terrestre.

Le dynamisme renouvelé de la Réforme catholique

La part essentielle que revêt la pérégrination dans la culture religieuse du Moyen Âge finissant, et surtout son lien étroit avec le culte des reliques et la quête des indulgences n'échappent pas, nous l'avons vu, aux critiques des adeptes d'une foi purifiée. Érasme donne le ton, empruntant la voix de sa Folie pour dénoncer la piété intempestive qui veut que des chrétiens abandonnent, pour des bénédictions chimériques, leurs devoirs familiaux et leurs engagements sociaux. Dans un de ses *Colloques* intitulé « Le Pèlerinage », l'humaniste ironise, à travers les propos candides du pèlerin Ogyge (le stupide), les miracles ridicules dont bénéficie la rapacité des gens d'Église. Luther lui emboîte le pas, réclamant la suppression pure et simple de tous les lieux de pèlerinages, ce que fait également Zwingli, nonobstant qu'il ait été, avant sa conversion aux idées nouvelles, chapelain d'Einsiedeln.

À ces remises en cause, la Réforme catholique répliquera de manière frontale, en faisant de la pratique du pèlerinage un des fers de lance de sa pastorale renouvelée. Pour éviter les abus justement dénoncés par les humanistes et les réformateurs, on mettra en place divers moyens d'encadrer les pèlerins. La réputation prodigieuse des reliques se verra atténuer au profit d'un recentrement sur la médiation de la Vierge et des saints. La présence cléricale sur les lieux saints n'aura plus – en principe – comme raison d'être la mise en valeur, contre rétribution, d'impressionnants

trésors accumulés autour des statues miraculeuses. Elle correspondra avant tout à la nécessité d'enseigner et d'assurer la distribution des sacrements, à commencer par celui de la Pénitence. Portée par le dynamisme des nouveaux ordres religieux, la renaissance de cultes anciens s'appuie occasionnellement sur une littérature de propagande qui confirme la renommée d'un lieu saint. Parmi beaucoup de titres, on mentionnera *Le Pèlerin de Lorette* (1604) du jésuite Louis Richeome, où l'enseignement catéchétique et le récit de voyage s'entremêlent au bénéfice d'un des sanctuaires les plus visités au seuil de la modernité. Ou, dans un registre un peu différent, les divers poèmes héroïques consacrés à sainte Marie-Madeleine, qui tous font référence au pèlerinage de la Sainte-Baume près de Saint-Maximin. Au fil des circonstances, des objets de vénération nouveaux voient parallèlement le jour, tel l'Enfant Jésus de Prague, célébré en relation avec la victoire de la Montagne Blanche contre les troupes réformées de Bohême (1620).

Ce dernier exemple met l'accent sur la dimension polémique que peut revêtir le pèlerinage en ces temps troublés. Ainsi, la multiplication des pèlerinages mariaux au lendemain des Guerres de Religion qui ont déchiré la France durant quatre décennies, n'a rien de fortuit. Les miracles dont ils se réclament

valent comme autant de preuves en faveur de la religion traditionnelle, en même temps que l'image vénérable, multipliée par le moyen de gravures à bas prix, s'inscrit dans la mémoire des fidèles qui s'en réclament. Cette « re-sacralisation » du territoire, au gré de laquelle les sanctuaires servent à marquer les frontières confessionnelles, va de pair avec une rhétorique combative qui n'hésite pas à enrôler la Vierge sous la bannière du bon combat : « Chose admirable, s'écrie le dominicain Vincent Laudun (1610-1692), l'hérésie, ceste beste farouche, se glissoit, et les catholiques lui opposoient des boulevares en bastissant des églises à la Mère de Dieu dont ils attendoient de puissants secours pour la vaincre. »

Cet élan remarquable du pèlerinage de proximité dans le catholicisme post-tridentin se voit favorisé par l'évolution de l'État moderne, lequel n'entrevoit pas sans méfiance la figure du pèlerin attiré vers les terres lointaines, idéal en franche rupture avec les normes établies. L'homme en chemin évoque, dans le nouveau contexte politico-culturel, la condition suspecte du marginal, voire du pauvre et du réprouvé, dont la présence échappe à un ordre social soucieux de contrôle. Aussi l'argumentaire d'Érasme, suivant lequel partir en pèlerinage équivaut à négliger son devoir d'état, retrouve-t-il son actualité, mais dans un sens

étroitement intéressé. Il n'est pas certain que la hiérarchie ecclésiastique n'ait pas partagé indirectement une telle méfiance, ce qui explique en partie sa propension à multiplier les lieux saints, pour bien s'assurer que chaque fidèle trouve à pèleriner dans son voisinage immédiat. Au vu de ce contexte, on saisit dans sa pleine mesure l'audace déstabilisatrice d'un saint Benoît Labre (1748-1783) qui, sa vie durant, parcourut l'Europe d'un sanctuaire à l'autre. Le destin de celui qu'on appelle couramment le « Vagabond de Dieu » offre un contraste salutaire en regard d'une Église que menacent déjà l'embourgeoisement et le confort des certitudes. Il ne réussit néanmoins pas à inverser la tendance. On observe au XVIII^e siècle un net déclin du pèlerinage de Rome, pour ne rien dire de celui de Terre Sainte.

Simone de Reyff a enseigné la littérature française des XVI^e et XVII^e siècles à l'Université de Fribourg. Ses recherches portent principalement sur la poésie et le théâtre d'inspiration religieuse. Sa pratique de l'édition critique des textes anciens l'a amenée à s'intéresser également à certains documents associés à l'histoire culturelle fribourgeoise.

Orientation bibliographique

Dupront, Alphonse : *Du Sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, Paris, Gallimard, 1987.

Delville, Jean-Pierre : « Les pèlerinages chrétiens : sens, histoire et actualité », in *L'Encadrement des pèlerins du XII^e siècle à nos jours*, éd. J. M. Cauchies et al., Bruxelles, Faculté Saint-Louis, 2009, p. 316-351.

Maes, Bruno : « Les topographies mariales : une 'politique du pèlerinage' européenne au XVII^e siècle ? », in Luc Chantre et al. (éd.), *Politiques du pèlerinage : du XVII^e siècle à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 17-26.

Rajohnson, Matthieu : « Le pèlerinage à Jérusalem aux derniers siècles du Moyen Âge : un voyage spirituel modèle », in *Apprendre, produire, se conduire : le modèle au Moyen Âge*, XLVe Congrès de la SHMESP, Nancy 2014, Paris, Editions de la Sorbonne, 2015, p. 141-149.

Julia, Dominique : « Le pèlerinage aux temps modernes (XVI^e-XVIII^e siècles) », in Gabriel Audisio (éd.), *Religion et exclusion*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2017, p. 183-195.



Joseph Reichlen, *Emplacement de l'Abbaye d'Humilimont*, non daté. Musée gruérien.

Après une période de ferveur religieuse et de prospérité économique du XIII^e au XV^e siècle, l'abbaye tombe dans une décadence qui s'accélère au cours du XVI^e siècle. Un incendie la ravage en 1578. Bien que supprimée en 1580 par une bulle du pape Grégoire XIII et progressivement démantelée, elle reste un lieu de pèlerinage pour la population qui, pendant trois siècles, continue de s'y rendre le jour de la Saint Joseph.

En 1845, les Jésuites marquent d'une croix l'emplacement de l'ancien choeur. Elle est inaugurée le 6 septembre 1846, sous un terrible orage, interprété alors comme une manifestation de la colère divine. Elle est remplacée en 1929, puis refaite en pierre de la Molière et replacée en 1989.

Tiré d'un article d'Alain-Jacques Tornare et Eveline Maradan dans la brochure *Sentier des découvertes de Marsens-Vuippens*, 1991.

Les sanctuaires à répit

KATHRIN UTZ TREMP

Autrefois, on s'accommodait sans trop de peine de la mort physique d'un nouveau-né, assez fréquente à l'époque. En revanche, sa mort spirituelle – inévitable s'il n'avait pas été baptisé – était intolérable. C'est pourquoi on feignait de le ramener à la vie pendant quelques instants afin qu'il puisse recevoir la grâce divine et être sauvé. De tels baptêmes ont été pratiqués pendant plus de sept siècles, dans des centaines de sanctuaires à répit, dont une trentaine en Suisse.

Le terme « sanctuaire à répit » n'est pas historique. Il a été formulé par Pierre Saintyves qui, au début du XX^e siècle, a été le premier ethnologue à s'intéresser aux phénomènes des lieux de pèlerinage dans lesquels des enfants morts étaient brièvement ramenés à la vie, non pas pour vivre, mais pour être baptisés.

Déjouer l'irrémissible

À l'origine des sanctuaires à répit, il y a l'affirmation de saint Augustin (354-430) que les âmes des nouveau-nés non baptisés sont vouées à l'enfer. Ce sort inéluctable est progressivement remis en question avant d'être jugé intolérable. La théologie du XIII^e siècle invente alors les limbes des enfants : les âmes n'y souffrent pas mais y restent captives pour toujours, sans possibilité d'accéder au ciel. C'est insuffisant pour les parents. Ils se sentent non seulement coupables mais craignent que leur enfant ne soit pas vraiment mort et que son âme errante vienne les tourmenter. Le sanctuaire à répit leur offre un moyen d'apaiser ce tourment et de sauver l'âme de leur enfant. C'est un des mérites du pape Benoît XVI (2005-2013) d'avoir aboli, en 2007, la théorie des limbes des enfants.

Une activité lucrative

Les sanctuaires les plus renommés sont bien organisés. Les parents y amènent le corps de leur enfant dans un sac, un panier ou un petit cercueil, parfois après l'avoir exhumé. Ils sont accueillis

par des matrones, parfois un ermite ou un moine. Dans un espace en retrait, tout est prêt pour la cérémonie. Elle se déroule sous le regard d'une représentation de la Vierge, d'une sainte ou d'un saint. Ensuite, l'enfant est enterré, sur place ou à proximité. Cette efficacité a bien sûr un prix, dont bénéficie le sanctuaire.

Le choix du sanctuaire n'est pas anodin. On privilégie ceux où des répits ont déjà eu lieu – dans certains, on les enregistre dans des « Livres des morts-nés » pour pouvoir le démontrer. C'est encore mieux si la statue de la Vierge est une de celles, nombreuses, qui ont par miracle échappé aux iconoclastes protestants et sont, de ce fait, investies de pouvoirs prodigieux.

La dorsale catholique

Les premiers sanctuaires à répit apparaissent dans la seconde moitié du XII^e siècle. Leur nombre croît lentement, avant tout dans les villes. À la fin du XVI^e et au XVII^e siècle, la Réforme protestante s'efforce de les supprimer tandis que la Réforme catholique, soucieuse de regagner les esprits, les multiplie, principalement en milieu rural où ils attirent moins l'attention.

Ils se trouvent alors presque tous à l'est d'une ligne qui va de l'actuelle Belgique jusqu'au sud de la France, avec de fortes concentrations dans les Flandres, en Alsace, en Franche-Comté

et en Bourgogne. C'est la démarcation que l'historien René Taveneaux a désignée comme « dorsale catholique ». Il y a aussi des sanctuaires à répit au sud de l'Allemagne, en Autriche et en Lombardie. Leur nombre diminue pendant le XVIII^e siècle. Il en reste quelques-uns au début du XX^e, notamment en Valais

La (future) Suisse romande s'inscrivait dans cette « ceinture », ce qui explique qu'on y ait recensé une trentaine de sanctuaires. Trois exemples :

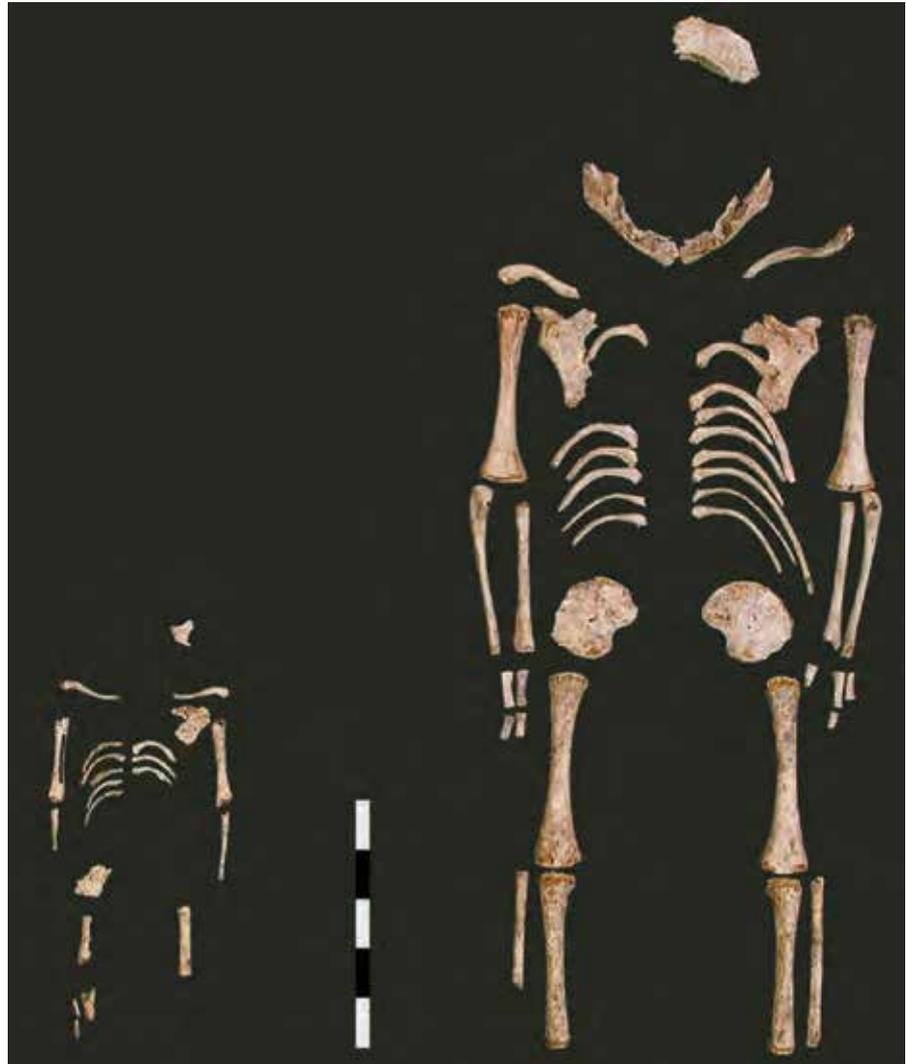
Notre-Dame de Bulle, à Fribourg. Selon un procès d'inquisition tenu à Lausanne en 1477, une certaine Jordane de Baulmes de Les Chaux, dans la paroisse de Corsier sur Vevey, aurait déposé vingt ans auparavant un enfant mort-né au bord du chemin « près de la fontaine des Etuves » (aujourd'hui Grand-Fontaine), dans la ville de Fribourg. Des femmes l'auraient trouvée et présentée à une statue de la Vierge. Il serait revenu à la vie, aurait été baptisé puis chrétiennement enterré.

De récentes découvertes laissent penser que la statue en question faisait partie de l'autel marial offert par Guillaume de Bulle à l'église paroissiale de Saint-Nicolas (aujourd'hui cathédrale de Fribourg). Pendant le XV^e siècle et jusqu'au début du XVI^e, l'autel de Notre-Dame de Bulle est fréquemment mentionné, mais sans lien avec le répit.

D'autres sanctuaires, notamment celui de Dürrenberg (paroisse de Gurmels/ Cormondes) et Notre-Dame de Tours (paroisse de Montagny) avaient semble-t-il pris le relais. Situés dans la campagne, ils étaient moins exposés aux regards critiques.

Notre-Dame de Tours. Son usage comme sanctuaire de répit est attesté dans un écrit de l'évêque Sébastien de Montfaucon qui, en 1523, y interdit cette pratique. Apparemment sans succès. Le lieu gagne même en attrait après que Berne occupe le pays de Vaud et lui impose la Réforme en 1536: il constitue en effet une minuscule enclave fribourgeoise dans la commune vaudoise et réformée de Corcelles.

Notre-Dame de Burre. Au printemps 1486, Otto von Sonnenberg, évêque de Constance, écrit au pape Innocent VIII: «Dans la chapelle de la Sainte Vierge à Oberbüren¹, qui dépend de l'autorité laïque des avoyers, des conseillers et de la commune de Berne, se trouve une statue de la Vierge à laquelle de nombreux chrétiens, aussi bien hommes que femmes, en particulier des ignares, apportent sous couvert de piété des enfants morts-nés ou des fausses-couches; parfois, ce ne sont que des masses de chair informes car les membres ne sont pas encore formés. Ils croient que ces enfants, même ceux auxquels la vie n'a jamais été insufflée dans le ventre de leur mère, peuvent miraculeusement ressusciter. Cela se passe ainsi: des femmes désignées par les instances séculières réchauffent l'enfant entre des charbons ardents entourés de bougies et de luminaires. Elles placent sur ses lèvres une plume très légère. Lorsque celle-ci bouge, sous l'effet de l'air ou de la chaleur, elles constatent que l'enfant a respiré et qu'il est donc vivant. Il est



Restes de squelette, à gauche, d'un des plus petits nouveau-nés retrouvés à Oberbüren, comparés, à droite, au squelette d'un enfant d'environ 50 cm.

Photo tirée de Daniel Gutscher, Susi Ulrich-Bochsler, Kathrin Utz Tremp, «Hie findt man gesundtheit des libes und der sele' – Die Wallfahrt im 15. Jahrhundert am Beispiel der wundertätigen Maria von Oberbüren», in: Ellen J. Beer *et al.* (éds.), *Berns grosse Zeit. Das 15. Jahrhundert neu entdeckt*, Bern, 1999, p. 380-391.

alors immédiatement baptisé, tandis que les chants de louange résonnent et que les cloches sonnent. L'enfant, qui a repassé de vie à trépas, est alors enterré religieusement, au mépris des principes de la foi chrétienne et des saints sacrements. Votre humble serviteur s'efforce, autant qu'il est en son pouvoir, d'extirper ces superstitions en

infligeant des peines ecclésiastiques à ces femmes qui, dans les derniers temps, ont amené plus de 2000 enfants morts dans cette chapelle². Mais les avoyers, les conseillers, la commune de Berne et leurs acolytes ignorent ces exhortations et ces punitions. Ils laissent ces pratiques perdurer, voire les encouragent.»

1. Büren an der Aare, près de Berne.

2. Dans les années 1990, des fouilles archéologiques ont mis au jour les restes de 250 enfants, ce qui n'exclut pas qu'il y en ait d'autres dans les zones non explorées.

Cette dernière remarque est partiellement confirmée par les quelque 1250 entrées d'un registre dans lesquels les baillis bernois en charge d'Oberbüren ont fait consigner les dons offerts au sanctuaire par les parents éplorés et plus généralement par les pèlerins. Il s'agissait d'espèces sonnantes et trébuchantes, mais aussi de textiles, qui étaient revendus, ainsi que de bijoux en or et en argent, de chapelets, parfois en perles ou en corail, dont on ornait la statue de la Vierge. Les revenus étaient importants et augmentaient avec la renommée du sanctuaire.

C'est finalement la Réforme protestante qui, quarante ans plus tard, exauçera le vœu de l'évêque. En 1528, alors que Berne passe à la Réforme, l'église d'Oberbüren est fermée et la statue de la Vierge démembrée et brûlée en place publique. Mais les cérémonies de répit perdurent. En 1532, Berne ordonne de raser intégralement l'église. Dans ses écrits, le réformateur vaudois Pierre

Viret (1509-1571) ironise: «Il ne falloit plus qu'une Notre Dame de fromage, avec celle de beurre, laquelle est maintenant du tout (*complètement*) fondu». Cette éradication est efficace puisqu'il faudra attendre la fin du XX^e siècle pour que les archéologues retrouvent les vestiges du sanctuaire et leur sinistre contenu.

Vénération

Les statues mariales des sanctuaires à répit ont bénéficié pendant des siècles d'une dévotion toute particulière. Contrairement à l'opinion du haut clergé de l'époque, il ne s'agissait pas de superstition, voire d'un relent de paganisme, mais bien de l'expression d'un monde qui est tellement persuadé et imprégné de l'efficacité des sacrements qu'il ne supporte plus de voir partir les enfants sans baptême, et cela d'autant moins que sans baptême, il n'y a pas d'enterrement dans la terre bénite ni de salut au ciel.

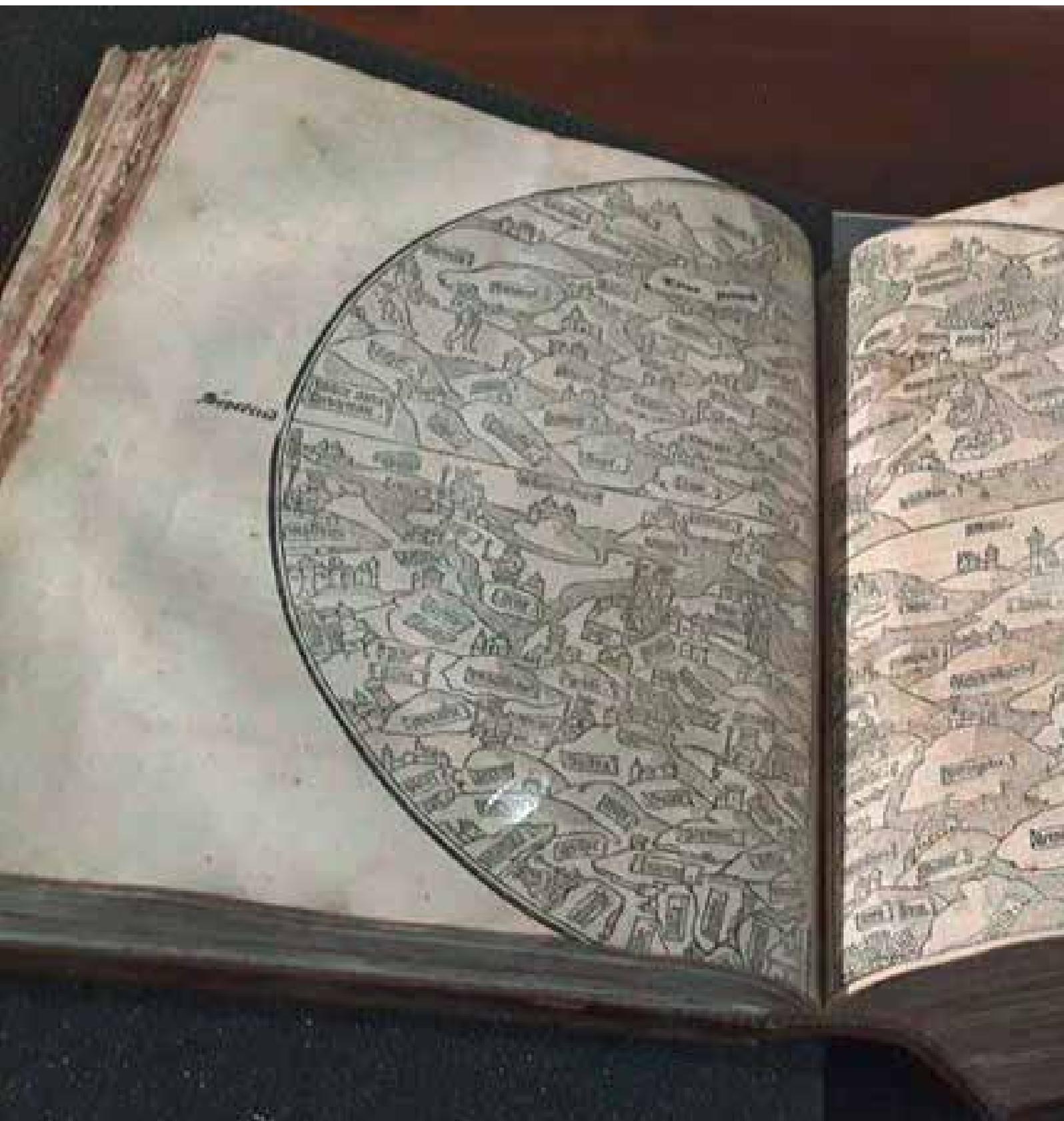
Kathrin Utz Tremp a été maître-assistante et privat-docente en histoire médiévale à l'Université de Lausanne (1990-2015) et collaboratrice scientifique aux Archives de l'État de Fribourg (1999-2015). En 2013, la Faculté de théologie de l'Université de Berne lui a décerné le titre de docteur honoris causa. Elle est spécialiste de l'histoire des villes et du notariat ainsi que des hérésies et de la chasse aux sorcières au bas Moyen Âge.

Tiré de l'article de Kathrin Utz Tremp, «Unsere Liebe Frau von Oberbüren. Eine wundertätige Muttergottes im Dienst der Stadt Bern (um 1500)», in: Katharina Simon-Muscheid, Stephan Gasser (éds.), *Die spätgotische Skulptur Freiburgs i. Ue. im europäischen Kontext*, Fribourg 2009 (Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg, n.s. 4), p. 367-386. Traduction et adaptation: Madeleine Viviani.

Orientation bibliographique

Kathrin Utz Tremp, «Das Marienheiligtum von Oberbüren aus historischer Sicht (um 1470-1530)», in: Peter Eggenberger *et al.*, *Das mittelalterliche Marienheiligtum von Oberbüren. Archäologische Untersuchungen in Büren an der Aare, Chilchmatt*, Bern 2019 (Hefte zur Archäologie im Kanton Bern 4), p. 10-52.

Kathrin Utz Tremp, *Pèlerinage pour les enfants mort-nés. Les sanctuaires à répit dans le diocèse de Lausanne et à Fribourg*, in: *Annales fribourgeoises* 80 (2018), p. 23-34.



Les livres



La Mer des histoires, Paris, Pierre Le Rouge, 1488.
BCUF-CAP/RES 643

Cette chronologie universelle, en provenance du couvent de Bulle, constitue un des trésors de la Bibliothèque des Capucins. Ce genre d'ouvrages, dont l'information n'est déjà plus crédible aux yeux des humanistes, continuent d'être valorisés par un lectorat moins critique. Ce qu'attestent les ex-libris du XVII^e et du XVIII^e siècles : avant d'être légué aux capucins, cet ouvrage de prestige a orné la bibliothèque de curés gruériens et de leur famille.

La littérature pieuse dans la longue durée (1800-1950)

SIMONE DE REYFF

La grande majorité des ouvrages présentés dans l'exposition *Réformes* date des XVII^e et XVIII^e siècles. Ce choix s'explique par la nécessité de mettre en lumière une production en relation directe avec la culture issue du Concile de Trente. Il risque toutefois de donner une image déformée des collections accumulées dans les couvents des Capucins fribourgeois. Nul besoin de statistiques précises : il suffit de survoler les quelque 30 000 titres alignés sous la cote CAP dans les magasins de la BCU pour s'aviser que cette bibliothèque « ancienne » est avant tout constituée de ce que nous serions tentés d'appeler des « vieux livres ».

Cet apparent déséquilibre s'explique par l'évolution de la production imprimée qui, dès les dernières décennies du XVIII^e siècle, relève de la médiation de masse. Préparée par l'essor sans précédent des livres et des journaux, la Révolution française sera à son tour à l'origine d'une véritable révolution de l'imprimerie. À l'ordre politique nouveau correspond une demande croissante, chaque citoyen détenant désormais un droit à l'information. Pour dire les choses dans les grandes lignes, la démocratisation du savoir va de pair avec les progrès remarquables de l'alphabétisation, tout au long du XIX^e siècle. Parallèlement à ces données bien connues, il faut tenir compte des conditions particulières qui, dans l'espace francophone, président au développement de la librairie catholique. C'est sur cette toile de fond que l'on pourra examiner ensuite, à partir de la Bibliothèque des Capucins, quelques cas de figure intéressants.

La librairie catholique française au XIX^e siècle

La Restauration politique qui, en 1814, succède au Premier Empire, s'accompagne d'une restauration religieuse aux couleurs pénitentielles : il s'agit avant tout d'expié les sacrilèges perpétrés par la Révolution. Il faudra attendre les années 1830 pour assister à une affirmation plus optimiste de la foi, qui se

concrétisera notamment dans le rebondissement de la littérature de dévotion.

Deux repères suffiront à donner une idée de cet élan de reconquête. L'année 1832 voit la diffusion de la « médaille miraculeuse », gravée à la suite d'une vision de la Vierge accordée à Catherine Labouré, novice des Filles de la Charité à Paris. Le succès de cet objet de piété, vecteur de grâces souvent très tangibles, s'avère instantané. Il institue durablement la maison religieuse de la rue du Bac en centre de pèlerinage de renommée internationale, ce qui donne une idée des attentes qu'il est en mesure de combler. À la même époque, mais dans un registre bien distinct, le diocèse de Bordeaux voit naître l'Œuvre des bons livres, réseau de lectures populaires dont les dépôts, en nombre croissant, proposent aux paroissiens un corpus littéraire susceptible de les accompagner dans leur foi. La publication en 1834 des *Manuels de l'Œuvre des bons livres*, rédigés par les fondateurs de l'entreprise, atteste la réussite de cette démarche, où le manichéisme contre-révolutionnaire se conjugue avec une lucidité pragmatique toute moderne. Il n'est pas abusif d'établir un lien entre ces deux manifestations, en apparence si dissemblables, de la culture catholique. L'une et l'autre traduisent, chacune à sa manière, la vitalité d'une religion qui, malgré la crise des Lumières et les attaques du

rationalisme, a encore de beaux jours devant elle.

À compter de cette époque, la production de livres religieux connaît un regain de fortune qui aboutira à un pic remarquable au tournant de la décennie 1860-1870. L'encouragement à la dévotion mariale, que favorisent les apparitions de Lourdes (1858) et qu'entérinera l'encyclique de Léon XIII sur le Rosaire (1883), n'est pas étranger à cette fécondité. En bonne théologie cependant, le culte de la Vierge est en relation étroite avec celui de son Fils. Le Christ est vénéré à la faveur de trois dévotions étroitement associées dans l'esprit des fidèles : la méditation sur la Passion, l'adoration du Saint-Sacrement et l'attachement au Sacré-Cœur. Ce dernier symbole, dont l'ascendant remonte aux visions de sainte Marguerite-Marie Alacoque (1675), connaît une consécration majeure avec l'édification de la basilique de Montmartre, entreprise en 1873, au lendemain de la guerre franco-prussienne, pour parer aux « malheurs qui désolent la France ».

Comme on le constate, cette résurgence de la dévotion, qui se prolongera jusqu'à la fin du siècle, ne repose ni sur un langage nouveau, ni sur des démarches originales. Elle s'applique avant tout à renouer avec des pratiques éprouvées, en s'appuyant toutefois sur des techniques et des méthodes modernes qui en

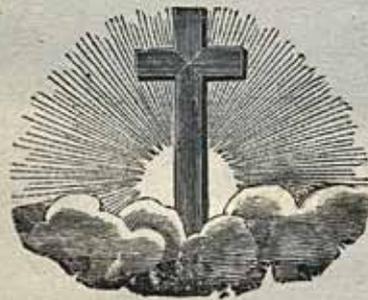
LE PETIT
CATÉCHISME

DU VÉNÉRABLE

P. CANISIUS,

AVEC LES ADDITIONS DU P. WIDENHOFER.

LATIN - FRANÇAIS.



Avec l'Approbation Ecclésiastique.

FRIBOURG EN SUISSE,
chez Fr.-Louis PILLER, Imprimeur.

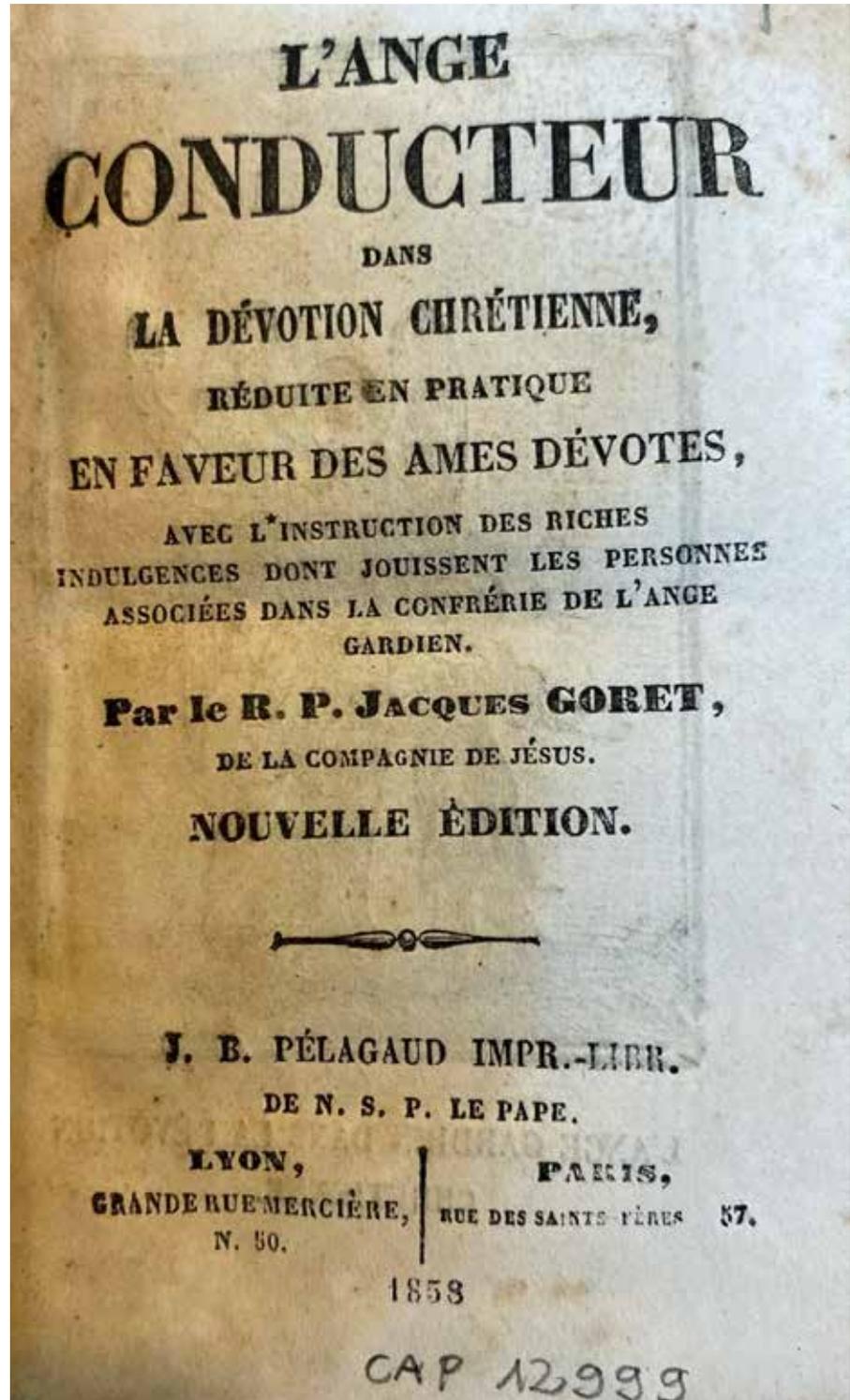
1838:

CAP 11370

multiplient le retentissement. Il n'en va pas différemment du commerce des livres de piété. C'est ce que tend à confirmer la très grande place accordée aux œuvres des siècles précédents. Un quart des titres publiés au XIX^e siècle appartiennent au passé, essentiellement aux XVII^e et XVIII^e siècles. Leurs auteurs sont en majorité des religieux, parmi lesquels les Jésuites se taillent la part du lion. Ces classiques de la littérature dévote s'adressaient à l'origine davantage aux ecclésiastiques qu'aux laïcs, ce qui restreignait leur portée à une frange élitaires. Désormais, ils atteignent un public beaucoup plus large, auquel on ne songe guère à expliquer le contexte culturel qui a présidé à leur élaboration. Il y aurait sans doute lieu d'interroger les retombées de cette consommation « historiquement non informée » de la littérature du passé, qui fut bon an mal an le lot de la majorité des pieux lecteurs.

Au nombre des valeurs sûres régulièrement publiées, on relèvera les noms, encore familiers aux chrétiens d'aujourd'hui, de saint François de Sales, saint Alphonse de Liguori ou saint Jean-Baptiste de La Salle. D'autres écrits, désormais oubliés, ont été en faveur jusqu'au XX^e siècle, comme *La Guide des Pécheurs* du dominicain espagnol Louis de Grenade (1504-1580) ou, plus caractéristique de cette « pastorale de la peur », naguère analysée par l'historien Jean Delumeau, le *Pensez-y bien* du jésuite Paul de Barry (1587-1661), qui interpose à la vue de toute réjouissance mondaine le spectre de la mort prochaine. Il faut ajouter à cet échantillon sommaire la célèbre *Imitation de Jésus-Christ*, émanation du courant mystique flamand du XV^e siècle, qui jusqu'en 1960 au moins a figuré comme un incontournable dans la panoplie des cadeaux de première communion.

C'est sur de tels modèles que s'alignera largement la production du XIX^e siècle. L'absence d'innovation se vérifie tant sous l'angle de la thématique que sous



L'ange conducteur. CAP 12999

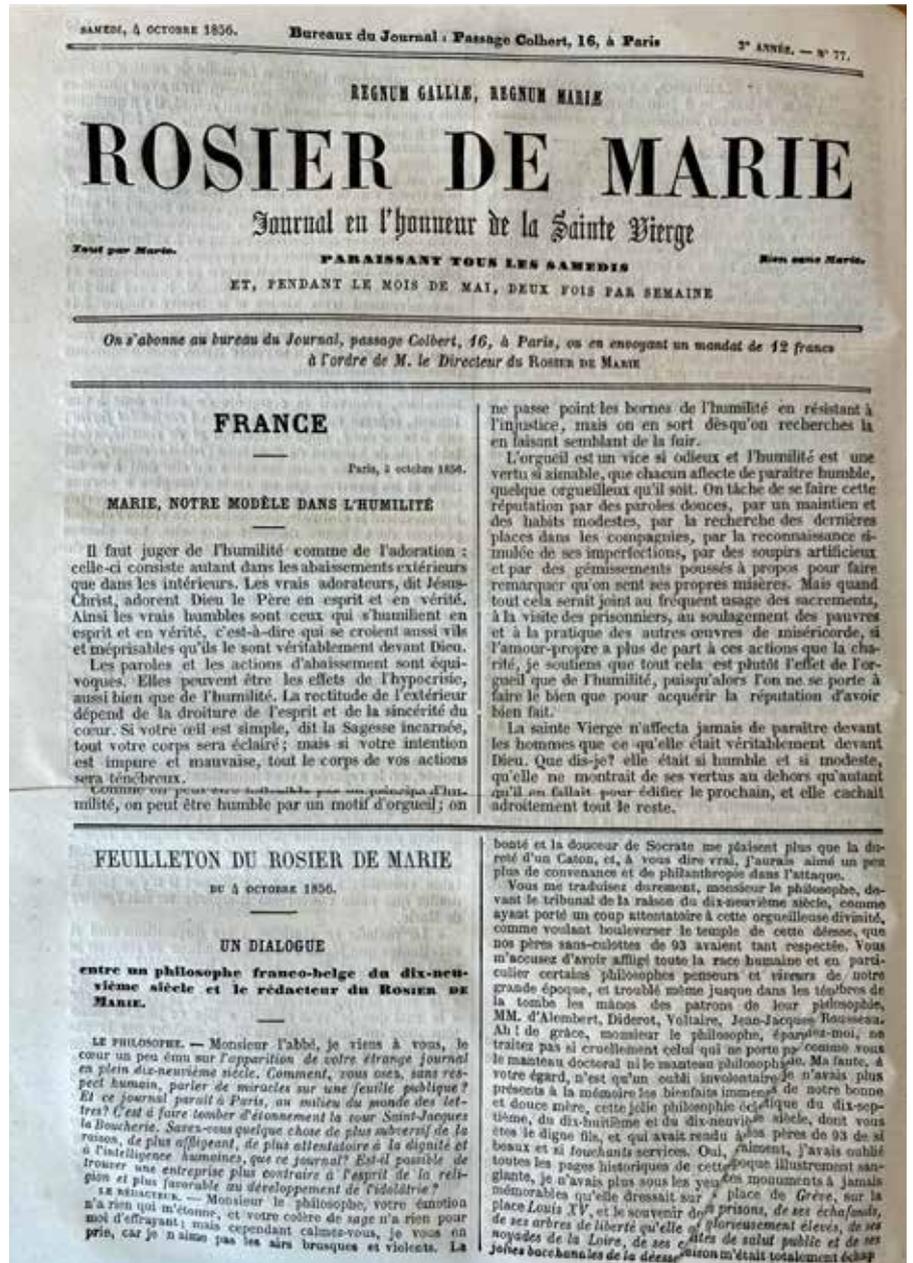
celui de la forme, pour ne rien dire d'une tonalité bien caractéristique, où la dominante ascétique se laisse porter par des accents affectifs. La nouveauté

se situe ailleurs. Elle réside précisément dans la dimension quantitative de ce discours répétitif. La multiplication des lecteurs, qu'entraîne notamment

une pastorale rompue aux méthodes de propagation développées au lendemain de Trente, a pour effet la promotion de l'édition catholique, qui s'avère bientôt un des créneaux florissants du métier. Parmi les *success stories* les plus mémorables, on mentionnera la maison Mame, à Tours, dont l'enseignement subsiste de nos jours. Dans les années 1860, cette dynastie d'éditeurs imprimeurs, qui a obtenu l'exclusivité des livres liturgiques pour la France, devient le principal employeur des Pays de Loire. À la lignée des Mame répond un champion solitaire de l'édition catholique, le non moins fameux abbé Jacques-Paul Migne (1800-1875). À la tête des Ateliers catholiques de Montrouge, qui réunissent plus de trois cents ouvriers, il préside à la réédition titanique du trésor accumulé depuis les origines du christianisme.

Il va sans dire que le changement d'échelle qui caractérise l'édition du XIX^e siècle ne concerne pas le seul registre du livre religieux. Il n'en reste pas moins que l'Église de ce temps, que l'on dit volontiers conservatrice, voire passiviste, a d'emblée reconnu les possibilités que lui offrait la modernisation des techniques d'imprimerie. Elle a su en utiliser les ressources au service d'un message dont la résonance se trouvait dès lors amplifiée aux dimensions du monde contemporain. Autre chose, sans doute, est d'évaluer la portée véritable de cette pastorale essentiellement quantitative: en parcourant la liste des titres édifiants qui composent la Bibliothèque des Capucins, on se prend à penser que s'il suffisait de publier des livres pieux pour convertir le monde, ce serait fait de longue date.

Mais il est temps de se pencher sur l'un ou l'autre de ces volumes, qui disent à travers leur destin comment le discours dont ils sont porteurs a été relayé au fil de générations successives.



Le Rosier de Marie. CAP 1076

Quelques cas de figure

Catéchismes. Au phénomène du *best-seller*, dont la révélation providentielle et souvent inattendue dope les ressources d'un éditeur, les historiens du livre opposent, par analogie, le cas du *steady-seller*, autrement dit du titre dont la vente se prolonge sur plusieurs générations. Le catéchisme appartient de toute évidence à cette catégorie, non seulement parce que le contenu de la foi

ne passe point les bornes de l'humilité en résistant à l'injustice, mais on en sort dès qu'on recherche la en laissant semblant de la fuir.

L'orgueil est un vice si odieux et l'humilité une vertu si aimable, que chacun affecte de paraître humble, quelque orgueilleux qu'il soit. On tâche de se faire cette réputation par des paroles douces, par un maintien et des habits modestes, par la recherche des dernières places dans les compagnies, par la reconnaissance simulée de ses imperfections, par des soupirs artificieux et par des gémissements poussés à propos pour faire remarquer qu'on sent ses propres misères. Mais quand tout cela semblerait joint au fréquent usage des sacrements, à la visite des prisonniers, au soulagement des pauvres et à la pratique des autres œuvres de miséricorde, si l'amour-propre a plus de part à ces actions que la charité, je soutiens que tout cela est plutôt l'effet de l'orgueil que de l'humilité, puisqu'alors l'on ne se porte à faire le bien que pour acquérir la réputation d'avoir bien fait.

La sainte Vierge n'affecta jamais de paraître devant les hommes que ce qu'elle était véritablement devant Dieu. Que dis-je? elle était si humble et si modeste, qu'elle ne montrait de ses vertus au dehors qu'autant qu'il en fallait pour édifier le prochain, et elle cachait adroitement tout le reste.

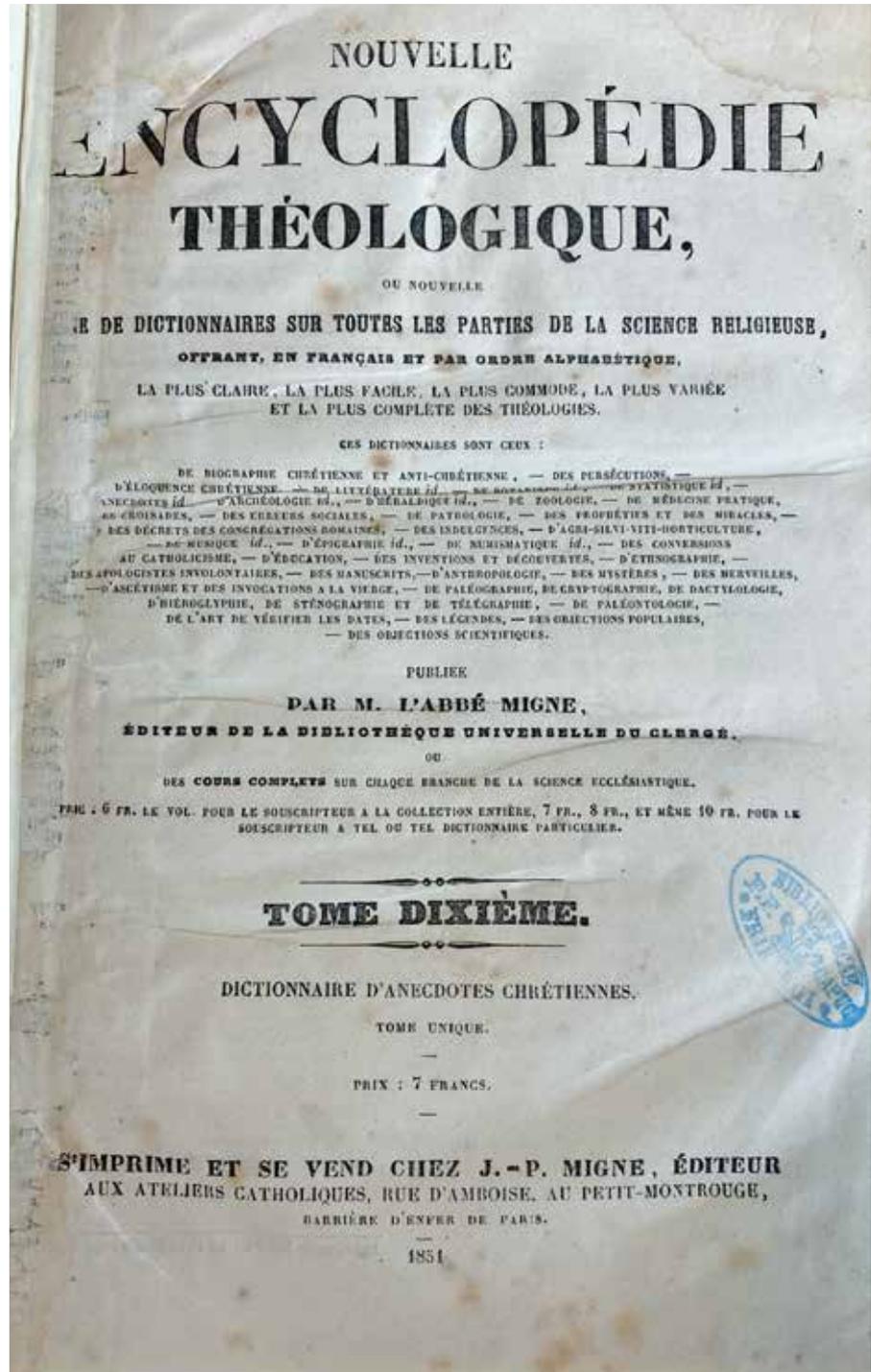
bonté et la douceur de Socrate me plaisent plus que la dureté d'un Caton, et, à vous dire vrai, j'aurais aimé un peu plus de convenance et de philanthropie dans l'attaque.

Vous me traduisez durement, monsieur le philosophe, devant le tribunal de la raison du dix-neuvième siècle, comme ayant porté un coup attentatoire à cette orgueilleuse divinité, comme voulant bouleverser le temple de cette déesse, que nos pères sans-culottes de 93 avaient tant respectée. Vous m'accusez d'avoir affligé toute la race humaine et en particulier certains philosophes penseurs et vireurs de notre grande époque, et troublé même jusqu'en dans les ténèbres de la tombe les mânes des patrons de leur philosophie, MM. d'Alembert, Diderot, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau. Ah! de grâce, monsieur le philosophe, épargnez-moi, ne traitez pas si cruellement celui qui ne porte pas comme vous le manteau doctoral ni le manteau philosophique. Ma faute, à votre égard, n'est qu'un œuxil involontaire. Je n'avais plus présents à la mémoire les bienfaits immenses de notre bonne et douce mère, cette belle philosophie ecclésiastique du dix-septième, du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, dont vous êtes le digne fils, et qui avait rendu après Jésus de 93 de si beaux et si touchants services. Oui, j'ai osé, j'avais rédigé toutes les pages historiques de cette époque illustre et sanglante, je n'avais plus sous les yeux ces monuments à jamais mémorables qu'elle dressait sur la place de Grève, sur la place Louis XV, et le souvenir des prisons, de ses échafauds, de ses arbres de liberté qu'elle s'élevait fièrement, de ses noyades de la Loire, de ses fêtes de salut public et de ses fêtes d'écailles de la déesse, surmonnaient totalement échauffé

C'est ce modèle qu'avait déjà appliqué saint Pierre Canisius (1521-1597), fondateur du Collège Saint-Michel à Fribourg, le déclinant en diverses versions, suivant le niveau de culture des destinataires. Conçu à l'image des simples fidèles, le *Parvus* ou «petit Canisius», dont la rédaction remonte à 1557, traversera les siècles. Il servira de base à d'innombrables catéchismes diocésains, dans toutes les langues européennes, dont la seule marque distinctive se limite le plus souvent à la préface de l'évêque du lieu. Cette polyvalence inscrite dans la durée est bien illustrée par le *Kleiner Katechismus* qu'édite à Fribourg, en 1838, l'imprimeur Louis Piller. Il s'agit d'une adaptation allemande du *Parvus*, réalisée au XVIII^e siècle par le jésuite Franziscus Xavierus Wiedenhofer pour le diocèse de Ratisbonne. *Le Petit catéchisme* (BCUF-CAP 11370), traduction française que Piller propose la même année aux Fribourgeois, est manifestement une bonne affaire de librairie, si l'on tient compte de la vénération attachée à la mémoire de l'auteur.

Manuels de dévotion. On désigne sous cette appellation des livres de petit format, en langue vernaculaire, destinés à accompagner les fidèles dans leur vie quotidienne. Le cadre peut être celui de la journée, ponctuée par divers exercices pieux sur le modèle des offices monastiques ou, plus largement, celui de l'année liturgique rythmée par la célébration des fêtes et la vénération des saints. Les accents varient, de la méthode d'oraison à la pratique des sacrements, du registre pénitentiel à la veine contemplative. L'enseignement des manuels de dévotion, qui prolonge celui du catéchisme, s'inscrit lui aussi dans la longue durée.

Prenons comme exemple un des champions du genre, *L'Ange conducteur dans la dévotion chrétienne*, conçu par le jésuite Jacques Coret (1631-1721) à l'usage des confréries de l'Ange gardien. La notice de la Bibliothèque nationale



Dictionnaire d'anecdotes chrétiennes. CAP 925/2/10

de France n'indique pas moins de deux cents éditions entre 1811 et 1912 de cet ouvrage, dont la parution originale remonte à 1681. Ce qui veut dire que, durant un siècle entier, chaque année, en moyenne, a vu deux réimpressions

de *L'Ange conducteur*, et cela sans tenir compte de multiples traductions en langue étrangère. L'ouvrage est naturellement présent dans la Bibliothèque des Capucins, qui en possède une édition tardive (BCUF-CAP 12999, Lyon

1858). On y trouve en outre plusieurs « produits dérivés » de même farine, associant la tutelle angélique aux jeunes filles, aux mères de famille (1905), et même aux âmes scrupuleuses (1913). L'exemple n'est évidemment pas isolé, mais il illustre à la perfection ce que Sainte-Beuve appelait déjà la « littérature industrielle », phénomène qui est loin de se limiter au seul roman-feuilleton.

Dévotion à la Vierge Marie. Le culte marial engendre de son côté une littérature propre, dont le foisonnement, favorisé par la Réforme catholique, se vérifie plus que jamais en France, au fil notamment des apparitions de la Vierge qui se succèdent au cours du XIX^e siècle (Rue du Bac, 1830; La Salette, 1846; Lourdes, 1858; Pontmain, 1871). Le catalogue des Capucins reflète sans surprise cette abondante production, dont il serait vain de rendre compte dans l'espace de la présente esquisse. Nous n'en relèverons qu'un seul exemple, *Le Rosier de Marie* (BCUF-CAP 1076), qui appelle un commentaire en raison de sa forme, sinon de son contenu.

Comme l'indique le sous-titre, *Journal en l'honneur de la Sainte Vierge*, il s'agit d'une publication hebdomadaire, fondée en 1856 par l'abbé François Junqua, prêtre bordelais qui deviendra, au lendemain de Vatican I, une figure influente de l'Église gallicane. L'inscription de la dévotion au Rosaire dans le registre du périodique est un signe des temps, qui confirme la capacité d'adaptation des instances ecclésiastiques aux démarches de communication contemporaines. Dans le sillage de *L'Univers*, dirigé dès 1840 par l'intransigeant Louis Veuillot, les revues à petit tirage se multiplient au cours du XIX^e siècle. Orienté comme la plupart d'entre elles vers un public populaire, *Le Rosier de Marie*, dont la publication régulière se poursuivra jusqu'en 1903, offre invariablement dans chacune de ses livraisons une collection d'anecdotes pieuses et sentimentales, doublées

Choix de cantiques notés pour les missions et retraites prêchées par les RR. PP. Capucins de la Province de Suisse. CAP 7673/11

d'injonctions morales. «Plaire et instruire»: la méthode remonte au moins au poète Horace...

Prédication. De longue date, les anecdotes ont également fait partie des ressources courantes de la prédication, en particulier lorsque celle-ci s'adresse à un auditoire peu attiré par les démonstrations doctrinales. Les recueils d'exemples édifiants (*exempla*) apparaissent au XII^e siècle déjà, et se multiplient dès la fin du Moyen Âge. Les petites histoires qu'ils mettent à disposition des prédicateurs contribuent à projeter l'enseignement de

la foi dans les réalités quotidiennes, en même temps qu'elles détendent l'atmosphère. Non seulement la méthode continuera longtemps de faire ses preuves, mais on a pu relever, dans les exhortations d'un capucin fribourgeois des années 1950, des récits rapportés presque à l'identique dans des collections médiévales.

Cette longévité s'explique sans doute par le relais de répertoires plus récents, comme le *Dictionnaire d'anecdotes chrétiennes* (BCUF-CAP 925/2/10) composé en 1851 par l'abbé Paul Jouhanneau. On reconnaît dans ce fort

volume une des nombreuses publications de l'abbé Migne, dont on a vu qu'il détenait un véritable empire médiatique voué à la vulgarisation de la culture chrétienne. Une fois de plus, les ressources de la technique et de la communication, loin de coïncider avec l'invention d'un langage nouveau, sont mises au service d'une tradition immémoriale, livrée sans préambule à la consommation des fidèles. On agit en quelque sorte comme si les critères de réception du message chrétien n'avaient pas subi la moindre altération entre la fin du Moyen Âge et le début de l'ère industrielle.

La doctrine en chansons. Parmi les témoins de cet usage imperturbable des mêmes matériaux et des mêmes démarches figurent enfin les recueils de cantiques liés à l'enseignement du catéchisme et, plus spécifiquement, à la conduite des missions paroissiales. Il s'agit d'une variante notable du procédé de la « contrafacture », qui consiste à adapter des paroles nouvelles sur des mélodies très largement diffusées. La Réforme catholique fera un large usage de ces transpositions, qui s'emparent de chansons à la mode pour en faire des cantiques dont on pense, un peu rapidement sans doute, qu'ils contribueront à faire oublier l'original, souvent très profane.

Au tout-venant des couplets censés éveiller la ferveur de ceux qui les chantent se joint un répertoire plus spécialisé, dont les pièces se rapportent de manière précise aux vérités de la foi, à la vie sacramentelle et aux devoirs du chrétien. Les anciens « catéchismes en musique » présentés dans l'exposition pourraient faire penser à un usage propre à l'Ancien

Régime. La liste impressionnante des livrets bon marché conservés par les Capucins démontre au contraire le succès perdurable du procédé. Du reste, une partie non négligeable de cette collection a été réalisée à leur propre usage, comme ce *Choix de cantiques notés pour les missions et retraites prêchées par les RR. PP. Capucins de la Province de Suisse*, confié en 1909 à l'imprimerie Saint-Paul de Fribourg (BCUF-CAP 7673/11).

Il est vrai que ces transpositions n'allaient pas sans risques. L'inscription de paroles sacrées sur des mélodies profanes ne relevait-elle pas du sacrilège ? et n'était-ce pas imiter de trop près les protestants que de chanter sa foi en langue vulgaire ? Si l'on a persisté malgré tout à promouvoir cette pédagogie fondée sur le rythme et la mélodie, c'est qu'elle n'avait pas son pareil pour ancrer dans la mémoire les austérités du dogme et de la morale. En axant la leçon à apprendre sur le registre de la sensibilité et d'un certain plaisir, les faiseurs de cantiques pédagogiques tenaient une recette efficace qu'il eût été précisément bien dommage d'abandonner à l'adversaire. D'autant que les strophes chantées peuvent également valoir comme arme de combat, sinon offensive, du moins défensive.

Ce rapide tour d'horizon ne suffit naturellement pas à fonder une évaluation précise des tendances du catholicisme entre la Restauration et l'*aggiornamento* préconisé par Vatican II. Des travaux historiques d'envergure s'y sont employés, qui soulignent la complexité d'un paysage aux paramètres multiples. S'il se limite à un simple échantillonnage, le parcours que nous venons d'esquisser

permet toutefois d'entrevoir, à travers la production imprimée destinée au lectorat catholique, certaines constantes. La plus évidente est la dichotomie entre le recours aux nouveaux supports médiatiques et la persistance d'un regard soupçonneux à l'égard de la société moderne. Cette attitude contradictoire, qui frise la duplicité inconsciente, correspond à une stratégie où l'affirmation de soi va de pair avec un mouvement de repli. L'adversaire n'est plus exclusivement l'hérétique, mais le « monde », champ voué aux manœuvres de Satan. Cette vision n'est pas résolument nouvelle : l'on trouve dès les Pères de l'Église des accents semblables. Mais la confrontation avec des réalités sociales en pleine mutation accuse le décalage. D'où le recours aux repères d'une tradition doctrinale et spirituelle garante de stabilité. À cet égard, la réédition systématique des grands maîtres de la Réforme catholique, qui inspirent à leur tour l'ample production de la littérature dévote, traduit indirectement les incertitudes latentes d'une culture religieuse en peine de renouveler son langage. En dépit de son prodigieux succès quantitatif, la librairie catholique française pourrait, dans sa sérénité immobile, attester les limites d'un modèle en sursis.

Simone de Reyff a enseigné la littérature des XVI^e et XVII^e siècles au Département de français de l'Université de Fribourg. Elle poursuit ses recherches qui portent en particulier sur la poésie et le théâtre de cette période. Elle a également traité quelques sujets liés à l'histoire culturelle fribourgeoise.

Orientation bibliographique

Frédéric Barbier, *Histoire du livre*, Paris, Armand Colin, 2000 (régulièrement réédité).

Claude Savart, *Les Catholiques en France au XIX^e siècle. Le témoignage du livre religieux*, Paris, Beauchesne, 1985.

Jean Delumeau, *Le Péché et la peur. La culpabilisation en Occident. XIII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1983.

Jean Delumeau, *Rassurer et protéger, le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*, Paris, Fayard, 1989.

R. Howard Bloch, *Le Plagiaire de Dieu. La fabuleuse industrie de l'abbé Migne*, Paris, Seuil, 1994.

La conservation de la Bibliothèque ancienne des Capucins

SILVIA ZEHNDER-JÖRG ET MYRIAM AERNE

Au cours des vingt dernières années, onze documents très précieux de ce fonds ont été restaurés. Cela requiert autant de savoirs que de savoir-faire, une sensibilité aiguë, et surtout beaucoup d'honnêteté et de respect envers l'œuvre traitée. Un artisanat hautement spécialisé et scientifiquement exigeant.

La Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg a pour mission légale de sauvegarder le patrimoine du canton et «de veiller à la sécurité, à l'entretien et, le cas échéant, à la restauration de ses collections». Les collections patrimoniales (manuscrits, incunables et livres anciens, mais aussi fonds photographiques et audiovisuels) ont un statut privilégié parmi les différentes collections d'une bibliothèque, qui demande une haute exigence dans leur catalogage, leur conservation et leur entretien.

En 2004, la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg reçoit les incunables et les imprimés anciens de la bibliothèque des Capucins de Bulle (voir p. 13). L'état de conservation de ces livres est très variable en fonction des emplacements successifs où ils ont été stockés: «sur le corridor qui conduit de la bibliothèque primitive, dès 1845 dans de nouveaux locaux, de 1914 à 2004 dans une extension du bâtiment, la partie la plus précieuse dans l'Ambrosianum, le reste au galetas et dans un réduit où les volumes étaient «exposés à l'humidité, à la poussière et aux écarts de température les plus extrêmes».

En 1914 déjà, le député Antoine Morard avait lancé l'alerte devant le Grand Conseil: «Cette bibliothèque n'est pas sans importance: elle renferme nombre d'ouvrages intéressants, quelques-uns assez rares, qui sont actuellement exposés à la destruction par les rongeurs ou par l'incendie. On ne saurait tolérer plus longtemps cet état de choses».



Rapport de Martin Strebler sur la restauration de *La Mer des histoires*, 2016

En 2003, avant le déménagement des quelque 4000 livres anciens de Bulle à Fribourg, Alain Bosson, alors conservateur des livres anciens à la BCU, précisait qu'une «série de mesures

prises sur place nous permettraient de planifier notre intervention et de préparer le matériel et les mesures de conservation les plus importantes :



Fragments de l'ancienne couture

- Calculer le nombre de reliures qui nécessiteraient un traitement d'urgence.
- Calculer le nombre d'ouvrages brochés à relier, le nombre de boîtes de conservation à réaliser pour la partie la plus ancienne de la bibliothèque (entre autres les incunables).»

Lieux de stockage

La plupart des livres du fonds des Capucins sont actuellement stockés à Romont, dans la Réserve des imprimés anciens. Celle-ci conserve les livres imprimés jusqu'en 1850 ainsi que les ouvrages précieux de tous les temps. Environ 45000 volumes du XVI^e au XVIII^e siècle (190000 si on inclut les documents du XIX^e siècle) sont à la disposition du public pour une consultation à la Salle de lecture des Collections spéciales de la BCU à Fribourg.

Dans ses nouveaux bâtiments, dont l'ouverture est prévue en 2026, la BCU disposera de 2300 m² de magasins pour ses collections patrimoniales. Les conditions de stockage y seront optimales. Les collections sensibles seront déposées dans le futur centre de Stockage Interinstitutionnel Cantonal (SIC) à Givisiez, où elles bénéficieront de climats spéciaux.

Pour veiller aux bonnes conditions de stockage dans l'ensemble de l'institution, la BCU a engagé Myriam Aerne en 2011. Elle dirige l'atelier de reliure et de conservation, assistée par une relieuse engagée à 100%. Elle définit la mise en œuvre d'une politique de conservation, effectue des travaux de conservation et de reliure ou des emboîtages pour les fonds manuscrits, imprimés ou iconographiques relevant des secteurs patrimoniaux. Elle veille

pour cela à ce que l'ensemble du personnel ait les connaissances appropriées à la manutention des documents.

Prise en charge des fonds anciens

Lorsque la BCU acquiert un fond ancien, un constat de son état général est effectué avant qu'il n'intègre les locaux de la bibliothèque.

La première tâche consiste à contrôler la stabilité des documents pour le transport. Si certains d'entre eux sont fragiles et risquent de s'abîmer, ils sont conditionnés de manière adéquate avant tout déplacement. La propreté des documents est également vérifiée, notamment la présence de poussière et d'éventuelles traces de moisissure.

Une fois déménagés, les documents sont placés dans un espace de quarantaine dans lequel ils restent au minimum deux semaines. Cela permet de détecter une éventuelle infestation d'insectes. Les documents sont ensuite nettoyés à sec pour enlever la poussière et traités contre la moisissure en cas de besoin.

Les documents en mauvais état sont transmis à l'atelier de reliure et de conservation pour être réparés, restaurés et/ou conditionnés. Ceux qui nécessitent un important travail de restauration sont envoyés chez des restaurateurs externes ou, si le budget ne le permet pas, ils sont mis en boîtes de conservation spéciales, non acides pour que leur état ne se dégrade pas davantage.

Les documents peuvent ensuite être rangés à leur emplacement de stockage et mis à disposition des chercheurs pour leur consultation.

Restauration

Depuis la donation de 2004 jusqu'à nos jours, onze documents très précieux ont fait l'objet d'une restauration externe avec des rapports détaillés sur ce qui a été fait.



vorher: Kopfschnitt: Der Lederbezug ist auf dem Rücken lose. Das Kapital oben ist nur fragmentarisch erhalten (rote Pfeile). Alle Lagen haben sich verschoben.



nachher: Das Kapital oben wurde erneuert. Der Lederbezug wurde auf dem Rücken zurückgeklebt.



vorher: Fusschnitt: Der Buchblock ist an mehreren Stellen gebrochen, die Heftung ist lose und die Lagen stehen über den Schnitt vor (rote Pfeile). Das Kapital unten ist lose (gelber Pfeil).



nachher: Das Kapital wurde wieder auf dem Rücken befestigt und der Buchblock wurde neuheftet und abgeleimt.

Le travail de restauration (externe ou interne) est décrit de manière très imagée par Joseph Leisibach, ancien conservateur du Cabinet des manuscrits de la BCU: «Les détériorations constatées (moisissure, dégâts dus à l'humidité, brûlure, usure) remontent souvent à des siècles et, si l'on ne veut pas vouer à une mort certaine ces précieux et uniques documents du passé, c'est un véritable thérapie qu'il faut mettre en place: la restauration du livre se transforme de plus en plus en un artisanat hautement spécialisé et exigeant des qualités scientifiques. Une formation approfondie, un large éventail de connaissances techniques, de l'habileté manuelle, une sensibilité aigüe, beaucoup d'honnêteté et de respect envers l'œuvre transmise, ce sont là les conditions d'une restauration réussie. Travaillant en étroite collaboration avec le conservateur, le restaurateur s'ingénie à trouver, et ce pour chaque document, une solution susceptible d'affronter l'avenir.»

L'incunable *La Mer des hystoires [Martyrologium]* (illustration, p. 47), publié en 1488, était dans un très mauvais état. Il a été confié, en 2016, à l'Atelier Strebel AG, à Hunzenschwil, une référence dans le domaine de la restauration et de la conservation de papier en Suisse.

Cet ouvrage présentait plusieurs dommages ne permettant pas de le consulter:

- Saleté sur le document
- Couverture ne tenant plus au corps d'ouvrage
- Corps d'ouvrage démonté en plusieurs parties
- Pages partiellement déchirées avec des parties manquantes.

La restauration de ce document a demandé environ huit mois de travail. La première étape a été de nettoyer les parties sales, page par page. Ensuite, le corps d'ouvrage qui se trouvait en plusieurs parties a été entièrement démonté pour le recoudre lorsque le papier a été restauré.

La restauration du papier a consisté à réparer les déchirures et à combler les lacunes avec du papier japon et du papier fait main. Les plis des cahiers ont été renforcés. Ensuite, le corps d'ouvrage a dû être recousu à la main en respectant l'emplacement de l'ancienne couture. La couverture du livre a également été restaurée pour qu'elle puisse remplir sa fonction: celle de protéger le corps d'ouvrage.

Un protocole de restauration a été établi pour pouvoir comprendre l'histoire du document, notamment en gardant une

trace de ce qui a été restauré et de ce qui a été remplacé. En l'occurrence, toute la couture a dû être renouvelée, mais des fragments de l'ancienne couture sont conservés soigneusement avec le rapport de restauration.

L'initiative de l'exposition au Musée gruérien a été l'occasion pour les conservatrices et les conservateurs de la BCU de se rendre compte, livres en main, de l'état actuel du fonds et de définir les axes et priorités de traitement pour le futur, sachant que l'atelier effectue en moyenne 9000 travaux de reliure par an. Le défi sera de conditionner le fonds de manière à ce que le déménagement vers les futurs magasins se passe dans des conditions optimales afin que les livres puissent être consultés et étudiés par les générations futures.

Silvia Zehnder-Jörg,
Cheffe du secteur
Collections fribourgeoises
et activités culturelle,
BCU Fribourg

Myriam Aerne,
Restauratrice d'art,
responsable de l'atelier
de reliure et de conservation,
BCU Fribourg

Orientation bibliographique

Joseph Leisibach, Introduction à «Un manuscrit sauvé du feu», exposition à la Bibliothèque cantonale et universitaire, 24.11-23.12.1988.

Alain Bosson, *Les Capucins de Bulle, leurs bienfaiteurs, leurs livres – 4000 volumes anciens, 42 incunables: les trésors de la bibliothèque du couvent bullois des capucins constituent la donation patrimoniale la plus importante faite à la BCU de Fribourg depuis 1848*, in: *Annales fribourgeoises: revue fribourgeoise d'histoire, d'art et d'archéologie*, 2004/66/41, p. 41-49.
www.atelierstrebel.ch



Retable du maître-autel de la chapelle Notre-Dame de Compassion, Bulle. Oeuvre de Pierre Ardieu, réalisée entre 1690 et 1701.

Mise en page et impression :
media f imprimerie SA, Bulle
Mai 2023